

ET VOUS COMMENT
CA VA?

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Eve François

Et vous comment ça
va?

TABLE DES CHAPITRES

<i>Préface</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Pour la mer qui se prend, par les larmes, à sécher</i>	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<i>Pour la folie qui leur prend, par surprise, à apaiser</i>	12
<i>Pour la vie en morceaux qu'on prend et la fin jamais loin</i>	42
<i>Pour la liberté que tu défends, par les armes, déposées</i>	61
<i>Postface</i>	

PREFACE

***Préface** : nom féminin (latin *praefatio, -onis*) : Texte placé en tête d'un ouvrage, le présentant et le recommandant aux lecteurs. (Larousse 2024)*

Le dimanche, juste à côté du marché couvert, des brocanteurs amateurs s'installent pour la journée sur un bout de pelouse. C'est à la fois joyeux et triste, les exposants et les passants se connaissent, on est sur une petite île, et l'été c'est un bon moment pour vendre aux touristes ce qui sinon partira au mieux à la recyclerie, au pire à la déchetterie. Bon enfant quand il fait beau et que chacun y met du sien pour que son stand ne ressemble pas à celui du voisin. Emouvant parce qu'on y croise, à côté des bibelots et de l'argenterie de la mamie décédée l'hiver dernier, des habits et des souliers dont on sent bien qu'ils sont là par nécessité, pas pour s'en débarrasser, mais parce qu'il faut mettre comme on dit du beurre dans les épinards et que les épinards et surtout le beurre coûtent de plus en plus cher.

Un de ces dimanches ensoleillés, j'ai découvert, sous une pile de quelques 33 tours en parfait état, un carton à dessin et dedans, entassées, des feuilles, éparses, chiffonnées, écornées. J'ai demandé le prix. *Ce que vous voulez, j'ai acheté une maison ici depuis peu avec quelques vieux meubles*

dedans, j'ai trouvé au fond d'un tiroir ce carton avec les papiers, j'en ai parlé au précédent propriétaire, il n'en a pas voulu, comme s'il ne savait pas d'où cela provenait ou qu'il ne voulait rien me dire. La curiosité m'a fait sortir un billet de ma poche, marché conclu, je suis rentrée chez moi avec le carton sous le bras.

J'ai débarrassé la table de la cuisine de tout ce qui s'y trouvait, des miettes de pain du matin, une tasse de thé, le compotier et les figues odorantes, un livre ouvert, il allait falloir faire de la place pour étaler avec précaution toutes ces feuilles imprimées, recto verso, certaines étaient bien abimées par le temps ou l'humidité, pour aussi tenter d'en trouver un ordre, sans repère visible de bas de page. Quelques feuilles étaient collées entre elles, et en parvenant à les séparer délicatement j'ai pu déchiffrer une phrase sur le milieu d'une page: « *Et vous comment ça va....* ». J'en ai conclu qu'il s'agissait possiblement du titre de ce qui avait tout l'air d'être un manuscrit. Sans nom d'auteur.

J'ai tout de suite remarqué que ce n'était pas une histoire, avec un début et une fin. Sur le moment, en le feuilletant, tous ces écrits paraissaient un peu "foutraques". Pourquoi ce mot, que j'utilise très rarement, m'était venu soudain à l'esprit ? Quand cela m'arrive je prend la direction du dictionnaire. Le Larousse : *Foutraque : adjectif (de foutre, et suffixe -aque)*

Familier. Fou, extravagant. (Larousse 2024). Le Centre National de Ressources Textuelles et lexicales): Qui est dans un état psychologique de trouble intense ou d'exaltation causé par une forte émotion ou un sentiment poussé au paroxysme. J'en prenais note.

En m'attardant un peu plus, d'un air faussement distrait, parce qu'en fait j'étais très intriguée, sur ce curieux document, j'ai cru déceler des textes qui semblaient ne pas être (volontairement ?) finis, des histoires à dormir debout, des récits abracadabrantiques, des passages de tragédie, de comédie ou les deux à fois , des confidences peut-être. Au bas d'une feuille manuscrite raturée et délavée j'ai pu entrevoir cette citation « Être adapté à une société malade n'est pas un signe de bonne santé mentale ». J'ai cherché l'auteur. *Krishnamurti*. Le contenu de ce carton à dessin commençait à bien me plaire. Je me suis posée sur le canapé et j'ai plongé. Dans la lecture et son mystère.

Si avant de le lire rien n'avait été clair sur l'origine de ce que je tenais entre mes mains, mille questions allaient surgir par la suite. J'avais lu des fragments qui parlaient d'un temps dépassé, d'autres presque actuels, d'autres encore d'un autre monde, d'une autre réalité ; de mon côté j'étais au cœur d'une drôle d'histoire de papiers chiffonnés dans un tiroir de meuble d'une maison vendue à un brocanteur du

dimanche content de ne pas avoir jeté cet objet mystérieux dans la poubelle jaune et d'avoir croisé une passante attirée par des vieux papiers cachés.

Je l'ai lu et relu. Le contenu de ce manuscrit ne m'avait fourni aucune piste de recherche sur son auteur, ou ses auteurs. J'ai pensé que la meilleure enquête que je pourrai entreprendre serait de le faire vivre, de le sortir de l'oubli. De le publier, tel quel.

Je me suis autorisée une liberté, classer les textes en quatre chapitres.

Il se peut qu'un jour, j'ai un signe, de quelqu'un qui connaît quelqu'un qui croiserait quelqu'une pour qui une de ces histoires serait un indice. Ce pourrait être vous qui détenez ce livre entre vos mains ?

On ne sait jamais vraiment qui écrit quoi.
On ne sait jamais vraiment pourquoi on écrit.

La vie est tellement surprenante. Lisez plutôt.

*Pour la mer qui se prend par les larmes, à
sécher*

Bouteille à la mer

On dirait qu'on jetterait une bouteille à la mer, une bouteille qu'on aurait, avant de la fermer le plus hermétiquement possible, remplie à ras bord de tous les mots de la mer qu'on ferait naviguer, une bouteille qui, un jour, dans un mois ou des centaines d'années, irait s'échouer sur une plage, ou flotter dans un port en attente d'être découverte, repêchée, débouchée, vidée. Des mots qui raconteraient des histoires de bateaux de pêche égarés et de navires de guerre empressés d'accoster, des récits de poissons argentés et de migrants engloutis, d'ilots cachots et de paradis entourés d'eau, des aventures sur du sable fin et contre des rochers meurtriers, dans des vaguelettes innocentes et sur des océans déchainés, des amours d'été sous des parasols colorés et des chagrins marins à faire pleurer les mouettes rieuses, des minutes de douceur capturées aux pâles reflets de la lune tombée dans l'eau, des nuits de solitude à écouter le vent entre les voiles encore déployées. Une bouteille à la mer, où il resterait un peu de place pour qu'on s'y blottisse, entre les mots, et qu'on le fasse, ensemble, ce grand voyage, vers le large, vers la nouvelle terre, la nouvelle ère. Venez, il reste de la place.

Mille sabords !

Les retardataires sont toujours essoufflés. Ils accourent, quelques secondes avant que le ventre béant du bateau ne se referme à grand renfort de mouvements de câbles et de poulies géantes, vers la rampe d'accès qui sert pour l'embarquement des passagers et aussi à entasser les voitures dans la cale. On monte au premier étage par un escalier extérieur, en métal blanc tacheté de points de rouille, pour accéder à une cabine tout en longueur aménagée comme dans un train, des sièges confortables par deux côte à côte, un carré de quatre avec une table, et sur un côté la vue sur mer par des petits hublots. Les personnes âgées s'installent ici, il y a moins à monter avec les caddies ou les sacs de supermarché, les mères aussi avec les petits dans les poussettes. En hiver les places sont chères, c'est là qu'on est le plus au chaud. Une dizaine d'autres marches un peu grinçantes mènent à l'étage supérieur. A la poupe du bateau, on est au grand air, des chaises en plastique gris reliées entre elles par des pièces d'acier et solidement rivées au plancher se font face. Dessous, les gilets de sauvetages, emballés, apparemment jamais utilisés. Pendant le premier quart d'heure la sortie de la rade, on dépassera à bâbord les navires de pêche et les cargos de marchandises, puis la côte ciselée et ses maisons de bord de mer, et alors la pleine mer s'offrira aux regards, le vent du grand large aux cheveux longs des femmes joliment décoiffées. L'été, quand le soleil est au zénith, les touristes s'amassent là, on prend des photos, des selfies, on étale la crème à bronzer sur un bout

de nez déjà rougi, des amoureux penchés sur le bastingage s'enlacent. Dès les premiers froids et encore plus au cœur des hivers tempétueux, cette partie extérieure n'est plus occupée que par des insulaires aguerris aux traversées secouantes, les fumeurs invétérés, et des nauséux contrariés par la mer déchainée et le tangage. A part ces quelques résistants, les passagers se réfugient dans la grande cabine principale, située à la proie du bateau, à l'intérieur identique à celle en format réduit du dessous. L'atmosphère y est parfois peu supportable, bavardages bruyants, enfants qui courent et s'interpellent dans les allées, et surtout des odeurs singulières qui se diffusent allègrement au rythme de la houle. Selon l'heure on est olfactivement exposé à un mélange de chien mouillé, de sandwiches au pâté qu'une mère attentionnée prépare pour sa tribu de gamins affamés, de parfums de pacotille que des jeunes filles s'amuse à asperger. Le départ du bateau est toujours annoncé par le commandant qui actionne la corne de brune, trois coups secs. A terre un équipage est chargé de dégager les deux cordes d'amarrage attachées à deux gros bollards bien rivés pendant qu'à bord deux hommes sont à la manœuvre pour récupérer les bouts et les disposer avec précision sur les enrouleurs électriques, manœuvre qui s'exécutaient il y a encore peu de temps à la main, à la force du poignet de ces anciens marins au long cours. Il arrive que le bateau soit utilisé pour des exercices de prise d'assaut par des apprentis militaires de la marine qu'on voit, depuis le pont extérieur, s'approcher à vive allure dans des Zodiac gris noir. On entend depuis le haut parleur le commandant prévenir de l'accostage imminent de ces faux pirates des Caraïbes et exiger fermement que tout le monde s'éloigne du bord. Des jeunes gens en treillis de camouflage, avec sur eux tout un

attirail d'attaque et de survie passent à l'abordage depuis des échelles de corde munies d'un gros crochet à une extrémité que les plus habiles ont réussi à lancer bien en l'air pour atteindre les rambardes. L'un d'entre eux, plus âgé, dans une tenue militaire plus légère, qui était déjà à bord depuis le départ et que personne n'avait remarqué, les attend pour aider ceux qui ont du mal à accoster avec leur lourd paquetage et donner des consignes de prise de contrôle du navire comme en tant de guerre. Un détail détend l'ambiance, leurs mitraillettes sont en bois. Comme des jouets d'enfant. Dans une moins d'une demi-heure, découvreurs d'un jour des beautés iliennes et insulaires de naissance ou d'adoption débarqueront et ce bateau de liaison quotidienne, vitale entre deux mondes, repartira un peu plus tard en sens inverse, plein à craquer ou à moitié vide, selon le rythme des saisons et les humeurs du ciel.

*Les nuages dans le ciel, l'eau dans la
bouteille*

Il fallait ramener le catamaran depuis la baie de Petite Anse à Pointe à Pitre. On a décidé de faire un détour par une île carte postale. Ciel couvert et chaleur humide pour une arrivée devant un ponton délabré du bois pas encore mort mais sous les pieds on sentait que ça pouvait à tout moment craquer. Des jeunes proposaient pour la journée et moyennant quelques francs leur vieux scooter rafistolé. On a sillonné Des routes sablonneuses entourées de champs de canne à sucre à moitié travaillée comme fraîchement abandonnés des maisons à étages à demi construites des piquets rouillés qui tenaient le toit des rez de chaussée Adossés aux murs blancs sur des chaises en plastique des hommes affalés figés par la chaleur ou la misère de vivre ou les deux Une distillerie à chaque bout de l'île pour les touristes un rhum imbuvable on en a acheté pour participer. Soudain bien cachée derrière des palmiers géants démultipliés une plage immaculée d'une beauté à se couper le souffle pour s'y noyer Plisser un instant les yeux sur cette pauvreté cernée par des eaux translucides qui donnaient l'illusion qu'ici tout était gentil tout était beau Se laisser chatouiller par les poissons multicolores s'effondrer sur le sable ne plus penser. Sur le chemin du retour on s'est arrêté dans un petit local aménagé en dépôt de pain pour acheter quelque chose surtout pour parler un peu discuter de rien On a senti en entrant une forte odeur âcre pas de beurre ici pour faire les croissants de la graisse de porc. Une île au

temps presque impuissant, pas morte, juste endormie, qui se réveillait un peu à chaque flot de touristes. Ce jour-là l'unique bateau navette avec Grande Terre était en panne. On avait joui d'une beauté extatique dans une île morphinée. Revenus à bord, mon compagnon d'escale, attentif à mes silences, bredouilla Et tu n'as pas vu La Désirade... On quittait Marie-Galante. Il y a plus de trente ans.

Circulez il n'y a rien à voir (1)

Il charge les filets et les cannes à pêche dans le petit bateau est ce qu'il va se lever ce matin le ciel était encore couvert d'un manteau gris noir, le même que la veille et que l'avant-veille de toute façon on y va il faut ramener du poisson c'était ainsi depuis le début de l'été, un été comme eux grincheux, un été pluvieux, presque ennuyeux le bateau les attendait chaque matin avec un seul état d'âme celui des vagues qui le berçait allez monte on est déjà en retard.

Quoique qu'il arrive, avancer, dans le sens du vent à contre-courant, mais avancer.

La cabane

Elle est trapéziste dans un cirque, et va de ville en ville. Je suis ingénieur éclairagiste pour des artistes, je les accompagne de concert en salle de spectacle. Sa vie tient à quelques fils solidement attachés sur le toit du chapiteau, le toit de son monde. Je dois ma vie à rester dans l'ombre pour mieux éclairer les autres. Un bateau, sans amarres, voyageant de nuit nous avait réunis, sur le pont. Elle et sa famille de nomades allaient divertir des insulaires, les musiciens et moi partions les faire chanter et danser. Tout est allé très vite, ensuite. S'aimer, beaucoup, faire des enfants, prestement, et vivre, même funambules de l'air et de la lumière, comme tout le monde, ou presque.

On était tous contents de partir en vacances. Les enfants avaient préparé leurs affaires de plage, moi celles de plongée, il n'y avait que Marie qui souriait peu depuis quelques temps et ce matin, manifestement, elle trainait des pieds pour m'aider à tout caser dans la voiture, alors que je savais que ces deux semaines au soleil allaient lui faire, aller nous faire, à tous les quatre, le plus grand bien. Toutes ces journées harassantes au collège avec des adolescents insolents, ses collègues déprimés ou absents, des directives impossibles à appliquer, toutes ces soirées à préparer les leçons, remplir des cases d'appréciation, et puis ces derniers temps les weekend entiers où elle partait participer aux réunions du syndicat, l'avaient, et cela se voyait bien dans ses yeux, comme partis ailleurs, et à sa manière de s'écrouler le soir dans le lit sans m'embrasser,

épuisée. J'avais tout organisé, réservé, budgété, planifié. Quand on est arrivé, tout ce qu'on pouvait espérer de meilleur était au rendez-vous, le soleil, la mer et les jeux pour les enfants à deux pas du bungalow, avec un intérieur comme sur les photos, confortable, pas de voisins bruyants aux alentours, un club de plongée sous marine avec du matériel neuf et en quantité, des moniteurs sympathiques, et pour Marie, la piscine, les cours de Pilate, le calme du jardin arboré. La première semaine s'était déroulée avec bonheur, les filles avaient trouvé des copines de leur âge, je partais plonger dans des eaux de plus en plus profondes, Marie se reposait, beaucoup, loin de nous. Un midi, au self service face à la mer, Marie était allée chercher des pâtisseries, son téléphone portable, qu'elle avait oublié sur la table, a sonné. Ce n'était pas son habitude de le laisser trainer, son habitude, à elle, était de le garder toujours avec elle, près d'elle. Je lui demandais souvent de le laisser de côté quand on partait en randonnée, ou le soir quand on allait boire un verre en dehors de la maison. Mais elle me répétait que ses parents étaient âgés et ils avaient souvent besoin d'elle, pour un rien et comme elle était fille unique – tu comprends je dois être là pour eux . Quand sa mère appelait, elle savait que la conversation allait durer, alors elle s'éloignait, pour ne pas nous déranger, les enfants et moi, avec des discussions futiles, mais sûrement utiles pour elles deux.

Les voisins de table semblaient être agacés par le bruit de la sonnerie, pourtant peu audible, je décidais de me saisir du téléphone pour l'éteindre mais juste avant – vous savez docteur comme on fait ce geste machinal juste avant de prendre ou de refuser l'appel, on regarde qui appelle – j'ai

regardé l'écran alors que dans cette situation ce n'était pas moi qu'on voulait joindre, mais j'ai regardé, par habitude, par réflexe, par automatisme de toutes ces gesticulations de la vie qui sont la plupart du temps sans conséquence, sans effet secondaire. J'ai vu un nom, j'ai vu son nom, plutôt j'ai vu un prénom, j'ai vu que c'était lui qui appelait, celui avec qui elle m'avait dit, il y a quelques mois, qu'elle avait rompu, que tout était fini à jamais et que tout allait, pour nous recommencer, comme avant, en mieux même. Je l'avais cru, on avait décidé de repartir du bon pied, de s'aimer mieux et plus encore, de surmonter cette épreuve, banale, je sais, mais qui peut être fatale. On était reparti sur de bonnes bases, on se parlait un peu plus qu'avant, on s'écoutait plus aussi, mais il y avait toujours ces horaires décalés qui nous faisaient, la semaine, nous croiser et le weekend on était, main dans la main, occupés à nos enfants, parce que nos enfants c'est sacré, vous savez, docteur.

Les filles avaient déjà quitté la table pour aller retrouver leurs copines à la plage, j'avais eu le temps de reposer le téléphone, Marie n'avait pas entendu l'appel, me proposa un des gâteaux qu'elle avait disposés sur une assiette mais je n'étais déjà plus là quand elle me demanda tu préfères la salade de fruits? , je veux dire que ma tête était déjà ailleurs. Je l'ai laissé finir son dessert, seule, et j'ai prétexté un départ pour la plongée. Je savais qu'à cette heure, le bateau était déjà loin, je m'avançais près de la cabane, fermée par sécurité, qui contenait le matériel. Les plongeurs expérimentés et certifiés comme moi étaient dans la confidence de la cachette de la clé si on voulait

en dehors des départs collectifs se servir pour aller s'entraîner. Sous un pot de fleurs derrière un buisson. Je suis rentré dans cette pièce, sombre, il y faisait chaud, très chaud. Je me souviens que je me suis assis sur un tabouret en bois rouge, je ne sais pas combien de temps je suis resté. Je me souviens avoir décroché un fusil, avec une bonne prise en main de la crosse, un harpon, le plus long, un mètre trente, je l'ai fait glisser dans le tube, j'ai vérifié la position des sandows, je savais bien qu'il est interdit d'armer une arbalète hors de l'eau, mais j'étais, moi, hors de moi. Après ? plus rien.

Quand je me suis réveillé j'étais à l'hôpital, aux soins intensifs. Bardé de tuyaux, emmailloté de pansements, je ne pouvais pas bouger, je respirais très lentement et difficilement, je voyais flou, la tête me tournait. J'entendais le cliquetis des machines auxquelles mon corps était relié. Un médecin a ouvert la porte, s'est approché du lit en se penchant sur les écrans qui affichaient les données de mon pronostic vital – vous l'avez échappé bel, on peut dire que vous avez de la chance, juste au milieu, la flèche, juste entre les deux ventricules du cœur, bon il y a eu des dégâts, on a passé neuf heures au bloc à vous réparer, mais mon vieux vous auriez pu y rester -. Je ne pouvais pas parler. J'étais en vie et je venais de réaliser, après cette courte amnésie, que, assis sur ce tabouret, j'avais voulu mourir. A partir de cet instant, comme un instinct de survie pour que tout ce qui allait suivre ne soit pas plus compliqué que ce ne l'était déjà, j'ai compris qu'il fallait mentir. Quand on allait m'interroger il ne fallait pas que je dise que j'avais dirigé volontairement le fusil avec le harpon

amorcé vers moi, que c'est moi qui avais décidé de tirer. Il fallait que je dise que c'était un accident, que j'avais fait, par imprudence, une mauvaise manœuvre. Le miracle a continué, pas pour longtemps. Je me suis remis rapidement, au grand étonnement du corps médical. A la sortie de l'hôpital, il y a eu une enquête, interrogé par la police, j'ai appris que c'était ma fille cadette de dix ans qui m'avait découvert. Par hasard -vous croyez au hasard Docteur ? – elle s'était approchée de la cabane pour remplir une bouteille d'eau au robinet qui se trouvait tout à côté, elle avait entendu des gémissements et voyant la porte entre ouverte, elle était rentrée. Elle avait vu son père gisant au sol, avec une flèche transperçant sa poitrine et du sang, beaucoup de sang partout. C'est elle qui m'a sauvé, à quelques minutes près, paraît-il, c'était fini. On n'en a jamais parlé, après, et pour cause, on nous a séparés. Marie s'est enfuie avec les enfants chez ses parents, je suis resté dans notre maison. Avec le chien, les voisins, curieux, la pelouse que j'ai arrêté de tondre, Marie a demandé le divorce et la garde exclusive des enfants. Au tribunal j'ai bien dit que je n'avais pas fait exprès, alors le juge a ordonné une expertise psychiatrique – et me voilà devant vous docteur – , cela fait un an que je ne vois mes enfants qu'une fois par mois, deux heures pas plus, dans un endroit surveillé, protégé comme ils disent, il paraît que c'est long la justice, qu'il faut attendre votre rapport, retourner devant le juge pour savoir si enfin je vais pouvoir les retrouver, mes filles, mes poupées, mes chéries, mes amours, Marie a dit au juge qu'elle avait peur, peur que je recommence, que les enfants sont traumatisés, qu'il faut laisser le temps au temps. A vous docteur je peux bien le dire, je voulais mourir, oui, savoir que Marie pouvait me quitter pour un homme, lui ou un autre, m'a rendu fou, fou à en mourir – vous êtes couvert par le

secret professionnel n'est-ce pas ?.

Ma vie a basculé de l'autre côté, du côté de l'obscurité. J'ai tout perdu, ma femme, mes enfants qui peut-être ne voudront plus jamais rester près de moi, comme avant, mon associé m'a lâché aussi, le chien est mort, je tourne en rond, je n'ouvre plus les volets de cette maison si lumineuse et si joyeuse avant. Avant la sonnerie du téléphone, avant la cabane, sa pénombre, avant la flèche, avant d'avoir le cœur brisé, le cœur transpercé.

Larguer les amarres

Deux heures que suis ici à les embrasser, les écouter, leur parler, les regarder jouer avec les cadeaux que je leur ai apportés les faire sourire et rire aussi Passé trop vite ce temps avec elles Maintenant m'enfuir de cette salle aux murs jaunes pâles mal éclairée de ce couloir où je ne dois pas croiser leur mère de ce bâtiment lugubre rempli d'enfants tristes de parents perdus d'éducateurs bien intentionnés ne pas regarder en arrière ne pas pleurer pas encore m'effondrer dans la voiture et partir loin le plus loin possible Comme chaque dimanche de la dernière semaine de chaque mois Parce que tout le monde avait cru à la thèse du suicide quand on m'avait retrouvé dans la cabane ensanglantée avec le harpon planté dans ma poitrine Qu'il fallait éloigner ce père déboussolé pour un temps pas précisé pour évaluer inspecter disséquer son état psychologique Il faut faire vite le chemin du retour est long et sombre pas encore trop de camions sur cette autoroute comme une ligne d'horizon courbée par une nuit de pleine lune des stations essence décorées comme des supermarchés où plus personne ne se parle devant les machines à café Il faut que j'avale mon aigreur et tous ces kilomètres ces panneaux qui interdisent ces radars qui verbalisent ces antennes cinq G comme des flèches acérées prêtes à percer les nuages Pied au plancher j'ai toujours aimé rouler vite et nager profond freinage en mode accéléré quand j'entre dans une zone de contrôle Je n'en peux plus de ces visites en milieu comme ils disent médiatisé où on me fait cher payer Rouler ne pas s'arrêter oublier le passé regarder

droit devant J'en vois la fin un péage désert qui affiche des prix pareils à sa lumière insolente Il me faut attraper le dernier bateau du soir Qu'il m'emporte pour encore un mois trop long loin très loin d'elles puisque c'est la règle la punition Sur ce caillou plat et herbeux entouré d'eau je ne n'ai pas trouvé mieux pour supporter accepter attendre Les bateaux partent à l'heure Quelques hommes à bord seuls Je m'endors sur le pont nuit noire toute autour la mer envahissante comme j'en ai besoin Enfin poser le pied sur le quai où personne ne m'attend Demain se lever avec le soleil qui jaillit de la mer et qui le soir vient s'y jeter comme mes filles tombent dans mes bras le dimanche une fois par mois depuis des mois Je me suis fait embaucher comme Agent polyvalent – livraisons et gestion des déchets éboueur comme disaient mes parents Pour le logement qui allait avec et aussi pour l'accroche dans l'annonce de la mairie contribuer activement à la gestion des déchets Il fallait que pendant ce temps d'éloignement contraint punitif je me force à des travaux de nettoyage Gérer les déchets des autres soigneusement emballés dans leur sac poubelle ficelé gérer aussi mes boites vides mes épluchures le mois de ma vie les dates limite dépassées les pansements infectés les mauvaises odeurs De mon enfance Pas que Vider la poubelle pour pouvoir continuer à leur faire belle la vie à elles. Mes filles Ma seule raison de ne pas mourir Maintenant.

Une odeur peut en cacher une autre

16 juillet carnet journalier été/Jour de marché

7H00/odeur des draps encore chauds/ se lever tôt si on veut des haricots/odeur de la nuit envolée dans la maison qui dort encore/trois gouttes de romarin dans le creux des mains/selle du vélo mouillée sous la rosée/odeur de l'enfance trois roues puis deux/odeur des parents derrière, puis disparus

8H30/Longue file d'attente pour le poisson du jour/odeur de parfums chimiques sur vêtements froissés, /visages endormis / arrivée de la femme du pêcheur, cheveux ébouriffés, fortes odeurs de la marée, soles, rougets, un homard, regards inquiets des derniers de la file – « c'est quoi sur l'étiquette ? » le nom en latin du poisson, on a eu un contrôle c'est obligatoire » les faiseurs de règlement seraient-ils devenus des poètes ? Odeur des libertés entravées

10H/Portrait à faire de M. marin pêcheur/14 ans/odeur de l'école oubliée/odeurs froides et humides des bateaux pleine mer /dans la cale à casser de la glace/fracture ouverte/odeur du sang qui sèche/refus de l'armateur de rentrer au port/finir de remplir les filets/odeur de l'argent, odeur des luttes de classes, odeur de la résignation.

11H15/Face océan. Senteurs d'embruns, d'algues, de marée montante. Parfum d'immensité. Un homme promène son

chien. Un gros nuage au-dessus de nos têtes. « on n'aura pas d'été ». Odeur de chien mouillé, content. Respire !

De près comme de loin

De loin ça ressemble à une musique d'ambiance d'un soir d'été, comme un bruit confus de notes légères. En s'approchant un peu de là où le son remplit l'air, on arrive à distinguer le grésillement de quelques accords grattés sur une guitare amplifiée par une possible sono mal réglée, de paroles en anglais chantonnées qui tentent de prendre le dessus. Maintenant qu'on arrive encore plus près, on perçoit comme un bourdonnement qui va et vient, un brouhaha de voix joyeusement dissonantes s'acoquinant avec des éclats de rire, par-ci par-là, rauques ou d'enfants turbulents, et puis des tintements de verres vides ou probablement à moitié pleins, des tables qui grincent, des chaises qui se cognent. Tout semble aller bien, comme un refrain aux rimes faciles qu'on retient une fois rentré dans le silence de son chacun chez soi.

Tout cela ressemble à une parenthèse de douceur partagée, un mixage éphémère de bruits indolores, sans danger, mieux, qui font oublier qu'on est toujours tout seul au monde et qui offriraient le temps d'une pause, d'un arrêt sur image avec bande son assurée, un éclat voluptueux d'insouciance quelque part sur terre... Pendant qu'ailleurs...

Loin ou pas loin, la distance ne fait rien à l'affaire, c'est l'affaire de bruits de botte et de coups de matraque, d'explosions et d'éboulements, de jets bouillonnants de lave sur des villages se volatilissant, d'une eau de mer jaillissant de Canadaires sur des arbres brulants. La distance ne fait rien à

l'affaire des hurlements sous le sifflement des balles, des cris d'effroi devant l'éclatement des corps, des gémissements de douleur et de désespoir. Loin ou pas loin la distance ne fait rien à l'affaire des voix d'atroce vérité dévoilée par des survivantes d'un enfer du diable personnifié, des cris de révolte des opprimés, des corps déformés des exploités. Parce que loin ou pas loin c'est aussi l'affaire de craquements de branches épuisées sous l'incessant hurlement du vent déchainé, de grondement d'eaux des rivières débordées, d'un étrange vrombissement de deux millions de moustiques génétiquement modifiés lâchés comme ça pour voir dans l'atmosphère... Loin ou pas loin, c'est sans fin.

Entre rêve et cauchemar éveillés, je n'entends pas le claquement de mes pieds qui aimeraient pourtant danser. Je ne sais plus qui je suis, où je suis, où je vais. La nuit est tombée, sans bruit.

A l'appel de la tempête, une nuée de mouettes rieuses s'époumonent au-dessus des bateaux qui déjà tanguent bruyamment. Je suis le cri de l'une d'elles, un cri qui invite la marée montante à venir engloutir dans les entrailles océanes toutes les atrocités du monde d'ici en les harponnant à la gorge avec les racines, toutes les racines.

A marée basse, le calme revenu, je suis le chant de la baleine qui délicatement vient déposer sur le sable encore mouillé

tous les espoirs enfin réunis et ses messagers, souriant, confiants.

De près comme de loin, on croit que tout est à nouveau silencieux. C'est un merle moqueur qui donnera le la. Un nouveau jour vient de se lever.

Vamos a la playa

Jamais seule. Je ne suis jamais seule, même sans personne sur cette plage, isolée, abandonnée les trois quarts de l'année. Le sable, immaculé, des oiseaux en pagaille qui picorent des vers minuscules, imprudents, sortis de terre. Les mouettes, bavardes, agitées, s'approchent près, tout près, comme pour discuter. Demain, je serai seule. Pas toute seule, mais seule.

Quand ils arriveront par grappe, en vélo ou à pied, déchaussés, dénudés

Quand ils déballeront parasols, crèmes à bronzer, bermudas fleuris

Quand le ballon aura percuté l'enfant assoupi par tant de bruit

Quand la serviette pour se changer après le bain tombera au moment où il ne fallait pas regarder

Soudain, le ciel s'obscurcira, des nuages énigmatiques viendront s'amasser sur l'horizon, annonçant les coups de tonnerre, puis la pluie surgira avec fracas, fracassante oui ! comme les trois premières minutes du *Mandarin merveilleux* de Bela Bartok. Ils attraperont serviettes, raquettes, et enfants sous le bras, et s'échapperont de là, même si devant eux il pleut aussi.

Je resterai, seule, assise sur un rocher étincelant de quartz et de grenats mariés depuis avant l'éternité, je regarderai la mer, que j'imaginerai joyeuse, se déchaîner. J'attendrai, seule, la

nuit. Elle arrivera, seule, et délicatement se posera sur les châteaux de sable, piétinés. Alors je danserai, je danserai dans le vent, enlacée, jusqu'au petit matin, jusqu'à l'épuisement, la lune sourira, et, après la tempête, mon corps se déposera, là, ivre de ses tourbillons, et, tranquillement attendra.

*Pour la folie qui leur prend, par surprise, à
apaiser*

Avez-vous remarqué que les histoires qu'on se raconte depuis quelque temps, comme celles qu'on entend deci delà, sont de plus en plus étranges. Je ne parle pas de celles qu'on se raconte à soi-même. Celles-ci ont toujours été hors compétition. Je parle de ces histoires capables de nous mettre la tête à l'envers. Je parle de ces histoires dont on ne sait pas dire, par quelque bout qu'on les attrape, si elles sont vraies ou fausses. Comme si dorénavant il n'y avait plus à se poser cette question. Une histoire vous arrive, de quelque part, et qu'elle soit de source sûre, ou provenant d'une eau trouble, elle vous prend, et le corps et la tête. Le plus utile, pour y voir un peu plus clair, serait de laisser parler celui ou celle qui est au cœur de l'histoire, qui l'a vécue dans sa chair, dans ses tripes, dans toutes les parties connues et dissimulées de son cerveau. Laissons-la, laissons-le dire, et démêler, le faux du vrai.

Tomber de haut

On n'a pas perdu de temps. C'était écrit sur l'affiche collée au mur du couloir à côté du porte manteaux. Qu'il fallait faire vite. Les consignes, on les avait apprises par cœur. Depuis le début de la guerre en Ukraine, depuis l'apparition de ces traînées blanches dans le ciel au passage d'avions fantômes, depuis les coups d'état en Afrique, les catastrophes climatiques, depuis la reprise des sanglantes, dévastatrices, éliminatrices hostilités en Terre Sainte, depuis les multiples dissolutions de l'Assemblée Nationale, les grèves paralysantes, les violentes manifestations dans toutes les villes, les menaces de nouvelle pandémie, et surtout depuis l'installation sine die de l'état d'urgence.

Dès les premières déflagrations, on a compris, on s'est précipité sur les affaires préparées, entassées dans le couloir, couvertures de survie, denrées alimentaires lyophilisées, lampes torche, pastilles d'iode, briquet, gourdes remplies d'eau à ras bord et comprimés de chlore, couteaux suisses, lames de rasoir, on a ouvert la porte et franchissant le palier, on a tous un instant regardé en arrière, alors qu'on savait bien qu'on n'avait rien oublié. On n'a pas eu le temps de se demander si ce geste était un automatisme comme à chaque fois qu'on quittait l'appartement, ou prémonitoire.

On savait qu'il fallait descendre dans les caves, le plus vite possible. Personne ne bousculait personne, l'escalier était bondé et silencieux. On avait répété cette scène tant de fois,

depuis les derniers mois, et on avait aussi appris à respirer. Respirer peu et lentement, par le ventre. On en ressentait les effets sur tout le corps, moins agité malgré l'état d'angoisse. On n'avait pas encore connu la peur panique mais pour l'heure, dans cette descente vers les derniers sous-sols de l'immeuble, personne ne semblait craindre quoique ce soit, ou bien, faisant semblant, affichait une mine de rien.

On est arrivé au fond, juste avant le tréfonds. On s'est installé comme on pouvait. On entendait au loin, des bruits sourds, peu identifiables, on imaginait des bombardements, des éboulements, des incendies. La première nuit, tout s'est bien passé. Dès la seconde, tout a dégénéré. Les crises d'angoisse, l'électricité coupée, les batteries des téléphones portables épuisées, les remontées capillaires d'humidité, le manque d'air, et la grande peur, la peur de mourir, est rapidement devenue contagieuse. Soudain, quelqu'un a poussé un cri, un cri comme une chute. Une porte que personne n'avait jusqu'à ce jour remarquée avait cédé sous le poids de l'un d'entre nous qui s'y était lourdement adossé. Cette ouverture, pour le moins inattendue, donnait sur un espace sombre laissant voir au loin un petit rai de lumière. On eut droit à des débats houleux, un peu comme ceux auxquels on pouvait assister, là-haut, sur les chaînes de télé, et deux clans se sont rapidement formés. Ceux qui ne voulaient pas aller s'aventurer vers cette lumière étaient beaucoup plus nombreux que les curieux, ou les désespérés, les risque tout, les perdus pour perdus. On encouragea les quelques téméraires qui promirent de revenir, gagnants. Un petit groupe, dont je faisais partie, allait donc franchir le pas de cette porte tombée sous le poids de la torpeur.

On commence à marcher sur ce qui semble être un couloir, on peut sentir les parois non loin de nos bras en croix, le sol n'est ni mou ni dur, en terre battue peut-être. On économise la résistance de l'unique lampe torche qui nous accompagne, on ne risque pas de s'éloigner les uns des autres, on s'était encordé avec des morceaux de vêtements découpés en grossières lamelles. On ne voit pas le bout de ce qui ressemble de plus en plus à un tunnel, longitudinal, étroit, sans échappatoire. Au fur et à mesure qu'on avance, le rai de lumière s'éloigne, puis disparaît pour s'afficher un peu plus loin. Les parois des murs deviennent humides et on a chaud, très chaud. On arrive face à un mur infranchissable, comme végétalisé, recouvert de lianes et de feuillage, sur lequel se déverse de l'eau en cascade. On se rafraîchit et on boit, sans état d'âme. Suivre le cours de cette chute d'eau devrait nous mener à la source, à une issue. Elle s'écoule au sol dans une espèce de gouttière, de part et d'autre du mur. On décide de partager le groupe, on se désencorde, les uns partent à droite avec la lampe, nous sommes deux à nous engager vers la gauche pour continuer à suivre le rai de lumière. Dans cette direction, on tombe rapidement sur un trou, comme un énorme trou d'obus, d'une possible guerre ensevelie, qui ne laisse voir aucun fond. Au bord, on découvre une corde, solidement attachée à ce qui ressemble à ces poteaux d'amarrage sur les quais maritimes, et qui descend le long de cette fosse géante recouverte de terre ruisselante. C'est maintenant certain, le rai de lumière bouge au fur et à mesure qu'on avance et semble indiquer une direction. Il éclaire la corde, je descends en éclaireur et au moment de crier à mon compagnon d'aventure que j'ai touché terre, j'ai juste le temps de faire un pas de côté, une violente pluie de sable s'abat dans le trou et le fait disparaître. Je n'entends aucune voix, aucun bruit. Je regarde où je suis. Une

espèce de grotte m'a servi d'abri. Je me retourne, le rai de lumière illumine un porche, en pierre sculpté, qui – et je suis soudainement effrayé par cette vision de ma réalité – ressemble grandement à celui de l'église Saint Eustache. Là-haut, j'allais tous les dimanches à dix-sept heures y écouter les grands orgues. Je n'ai à cet instant précis aucune idée du jour, de l'heure de ma présence ici et je pense à ces moments où je parvenais à installer un peu de paix en moi grâce à la musique. Là-haut, je vivais sans famille. La mienne avait été enlevée, affamée, tuée, gazée. Je n'avais jamais eu la force d'en construire une sur ces décombres, immondes. Je m'avance, lentement, avec étonnamment le même recueillement que celui qui m'habitait quand j'entrais dans cette église parisienne. Et, là, dans l'obscur absence de toute vie humaine, je vois devant moi, à ce moment totalement périlleux de mon existence, à mille lieux sous terre, là devant moi un morceau d'univers, celui qu'on devine là-haut quand le ciel est dégagé, avec des étoiles que je sais mortes mais éblouissantes, j'aperçois des galaxies à l'infini, je vois passer des comètes furtives, je sens de l'air, beaucoup d'air, et, juste à portée de main, comme m'attendant, devant moi, tous mes êtres chers disparus un jour dans un train pour l'enfer.

On s'est enlacé, on s'est embrassé comme jamais auparavant, on n'a pas eu besoin de se parler d'avant, de là-haut, même d'ici, en bas, ils m'ont présenté leurs amis, des inconnus aux formes et à l'allure qui l'étaient tout autant, qui m'ont souhaité, dans une langue que je ne connaissais pas, la bienvenue.

Ensuite, je crois que j'ai tout oublié. Je ne m'étais jamais senti aussi bien d'être tombé si bas.

Circulez il n'y a rien à voir (2)

Il avait quitté le salon en marmonnant c'est du grand n'importe quoi elle n'avait pas entendu ou avait fait semblant comme souvent quand ils n'étaient pas d'accord que ce soit sur qu'est qu'on mange ce soir comme pour qui voter ou pourquoi on reste ensemble de toute façon c'est pas la peine de discuter on n'est d'accord sur rien.

Il ne faisait pas encore nuit noire il s'était affalé sur le lit sans se déshabiller et pensait quand même ils ont osé, des têtes coupées, du sang partout, un cheval de fer monté par un chevalier de l'apocalypse qui cavale sur l'eau il ferma les yeux pour ne pas se souvenir des autres images mais il pouvait continuer à entendre les exclamations, les cris, une foule en délire.

Le silence arriva avec ses pas à elle sur le plancher pour le rejoindre dans la chambre. Pour une fois c'est elle qui entama la conversation c'était un peu bizarre quand même ces scènes tout à l'heure je n'ai pas compris le rapport avec le thème de la cérémonie d'ouverture c'est du sport non et puis c'était très violent il y a plein d'enfants qui ont dû voir et leurs parents ils ont dit quoi il pensa qu'il fallait absolument se débarrasser au plus vite de cette télévision dès demain je m'en charge ça lui traversa l'esprit comme une injonction, un ordre qu'il devait exécuter.

On en parlera demain viens te coucher et laisse les rideaux ouverts il y a plein d'étoiles dans le ciel elle se déshabilla ils pouvaient les observer depuis leur lit mais il fallait qu'ils s'allongent dans la largeur il avait souvent réfléchi à changer les meubles de place mais c'est trop compliqué elle lui répondait ça à chaque fois alors on ne bougeait rien.

Avant de s'assoupir, il lui dit à l'oreille demain je déposerai la télé à la déchèterie et je changerai le sens du lit s'il te plait ne dis rien je t'expliquerai il n'avait pas vu qu'elle dormait déjà.

Les révélations sont toujours impromptues, les révolutions aussi.

... Il est là, devant moi, depuis maintenant presque un an. Il n'a rien à faire là. Quand je suis assis à mon bureau, il est là au milieu du fatras de papiers, de stylos, près du clavier, d'une tasse de café, d'une agrafeuse, de livres, trop de livres. La première fois que j'ai fait du rangement sur ce nouveau bureau, je me suis demandé ce qu'il faisait là alors qu'il n'était pas à moi, qu'il n'avait rien à faire là, que je n'avais moi rien à faire avec. J'ai eu du mal à le nommer. Suis allé sur internet : Mètre ruban professionnel robuste avec système d'enroulement, utilisation facile par bouton de blocage, revêtement anti-abrasion pour une grande longévité. Le mien, enfin maintenant c'est le mien, c'est un TWIN LOCK 130203 5 m 19mm. Usé, rayé de toutes parts, je ne sais pas ce que ce mètre ruban fait là, d'où il vient, comment il a débarqué là. Je ne sais pas où ce mètre ruban était avant, qui s'en servait avant, qui mettait ce mètre ruban dans sa poche, le prenait dans ses mains, déroulait le ruban, pourquoi, où, comment. Je ne sais rien de lui. Il est devenu mon ami. Je nous observe, lui et moi. Si, si, j'observe parce que c'est bizarre de voir là un mètre ruban installé depuis une anormale longévité, sans y avoir été invité. Il n'est pas sur un établi ou dans un atelier, il est sur une table de travail où le travail est purement intellectuel. Quoiqu'il en soit, on a créé une relation, mon mètre ruban et moi. Je prends le mètre ruban quand je m'arrête de taper sur le clavier d'ordinateur, quand j'ai besoin de réfléchir sans rien faire d'autre. J'attrape le mètre ruban, je pose le mètre ruban dans une main (la gauche), je tiens le mètre ruban dans le creux de ma main et aussi avec

mes cinq doigts, avec le pouce et l'index de l'autre main (la droite) je déroule le ruban du mètre ruban, je lâche le ruban, je laisse le ruban s'enrouler, je recommence, je déroule le ruban, je lâche le ruban, je laisse le ruban s'enrouler, je déroule, je lâche, je laisse faire. Le ruban disparaît dans son logement. Sa carapace. Sa maison, en somme. La maison du mètre ruban dans un métal argenté bien fatigué. Je ne peux pas bloquer le ruban du mètre ruban à une certaine longueur, le bouton est cassé. Je peux juste dérouler, lâcher, et laisser le ruban s'enrouler sur lui-même, dans sa maison. La maison du mètre ruban. Je le prends aussi dans ma main quand je suis au téléphone, avec hautparleur, j'ai les mains libres pour attraper mon mètre ruban. Quand ça commence à durer longtemps, la conversation. Dans cette situation, la relation avec le mètre ruban est différente. Je fais comme si je mesurais vraiment avec mon mètre ruban. Tout en parlant, ou en écoutant, je déroule le mètre du mètre ruban et je mesure, ma table de travail, la hauteur de ma tasse de café, un carnet, une feuille de papier. A vrai dire, je ne mesure pas vraiment. Je déroule le mètre ruban et je ne regarde pas du tout la mesure qu'il indique. Ça m'est égal que mon mètre ruban s'étire loin ou pas, il est dans ma main. Je le tiens. Et souvent, vraiment souvent, je me dis que, depuis que j'ai déménagé, que je travaille chez moi, que j'ai troqué un bureau en marbre bleu d'Italie qui mesurait de 200 x 110 x 0,75 cm pour une table carré en formica de 75 x 75 x 76 cm, ce mètre ruban a quelque chose à me dire. Jusqu'à ce déménagement, quand j'avais besoin d'un mètre pour bricoler, je le cherchais partout. Maintenant, j'ai celui-là, sorti de nulle part, devenu mien, pas n'importe quel instrument, un mètre ruban TWIN LOCK 13203, je l'ai sous la main, sous les yeux. Dispo, prêt à l'usage. Faudrait quand même creuser le sujet. Mais à combien de profondeur ?

Psycho-toc toi-même

Le passeur d'objets perdus : Qu'est-ce qui vous a pris de dire tout haut ce qu'il fallait juste penser tout bas »

Je l'ai senti dans mes boyaux quand j'ai dévoilé ça, tout ça, un grand beau jour de pluie et de ressentiment, à la farce du monde, pas dans un journal de treize heures quarante-cinq mais là, par hasard, au milieu d'une édition limitée d'une anthologie cyclique. Je crois que c'était un jour de passage de Saturne pendant le mois de Junon, en l'an vingt-quatre avant l'apocalypse. L'heure, on s'en moque.

Je l'ai vu de mes yeux vus cette histoire à dérouler toute une vie, pas que toute une misérable vie, toutes les vies de toutes les espèces de bipèdes à sang chaud et mal dans leur peau débarqués ici depuis, va savoir, dix mille milliards de kilomètres de déserts, de glaciers, et de forêts aussi.

Je l'ai entendu de mes oreilles enfin débouchées cette histoire à dormir et pas que debout, de travers, à l'envers et même sur la pointe d'un ongle incarné, cette histoire de mètre ruban, parlant, la belle affaire, pleurnichard, à faire pâlir les pleureuses égyptiennes, très barbant, finalement, très omniprésent, et ça commençait à devenir agaçant, très casanier et collant de surcroît.

Je l'ai touché et retouché ce mètre ruban qui s'était invité, comme ça en passant, par accident de déménagement, sur une

drôle de planche en bois à trois pieds qui tenait debout par l'opération d'un saint oublié qui ne savait pas quoi faire à ce moment-là, cet objet très ordinaire qu'on appelle autrement une table, que les besogneux nomment bureau, et dont j'avais hérité de je ne sais qui avait capoté, comme ça fini, terminé, lessivé, sur le palier d'à côté.

Alors j'ai déroulé, déroulé, tout déroulé, j'ai tiré de toutes mes dernières forces – cette histoire m'avait considérablement épuisé, et pas que nerveusement, pas que physiquement mais, spirituellement, absolument, un spiritus plus trop sanctus – le ruban jaune strié de traits noirs, jusqu'à voir apparaître le chiffre cinq. Voilà on y est, toi et moi, cinq mètres, enfin. Je l'ai cassé, arraché du boîtier. Je l'ai pris dans mes mains, et la table aussi et j'ai tout envoyé en l'air, allez, valsez maintenant, et c'est l'extraordinaire de la chose qui s'est passé, du jamais vu, en tout cas pas par moi pendant ces deux fois trente années que j'étais paraît-il né. Tout lentement, lentement, lentement, tout est retombé sur le sol en poussière. Une belle poussière, propre sur elle. Je me suis allongé sur cet amas tiède et douillet et le reste s'est joué à un millième de seconde près, comme pour tout, comme toujours. J'ai entr'ouvert mes paupières, et vu de mes yeux vus, mon corps, tout mon corps, collé là-haut au plafond, celui que j'avais quand j'ai déserté ce monde de fous furieux.

On me voulait beau et maigre, j'étais devenu laid et gros, on me voulait honnête et franc, j'avais triché et menti partout et tout le temps, on me voulait pauvre et malheureux par ancestrale loyauté, j'étais plein aux as, pour le malheur je n'y pensais pas, c'était mieux comme ça. J'ai tout englouti, le foie

gras et les bouteilles de whisky, j'ai tout dépensé, on s'est bien servi de moi, sur moi.

Je sais très bien quand je suis parti, quand j'ai vu que j'arrivais au bout du bout des cinq mètres du ruban, qu'on ne pouvait plus rien enrouler pour faire dérouler de nouveau. Alors j'ai achevé la bête, la bête à bon dieu, pleine de tâches, noires, indélébiles, qui avait joué avec les diablesses, jusqu'à l'ivresse, avec les anges déchus, les anges déçus, les anges perdus, les vagabonds du désespoir, les chiens sans laisse, tous les maudits, les faux semblants.

J'ai convoqué pour un dernier banquet mon cholestérol et ma glycémie, mes graisses adipeuses, mon cancer prostatique, ma goutte, ma cirrhose, mes lèvres gercées de n'avoir jamais pu parler, mes poumons embourbés de n'avoir jamais pu souffler. Sur les braises de mes souffrances. Et je me suis vu, lentement, très lentement, me décomposer comme le ruban et la table et rejoindre la poussière de mon existence avant, avant, avant. J'ai haï mon père toute ma vie.

Roule ta bille et tapis volant

Il s'avance prudemment car on n'y voit pas grand-chose. Pour quelqu'un comme lui qui a oublié ses lunettes avant de s'aventurer là, on n'y voit même rien. Il sent rapidement que le sol bouge sous ses pieds, il tombe et découvre, sous une lumière éblouissante qui jaillit de néons multicolores suspendus au plafond, qu'il est assis sur un tapis roulant, qui roule. Il se relève, étourdi, s'accroche à ce qu'il peut et arrive à se camper sur ses deux pieds. Il est seul, tout seul. Cette posture lui rappelle immédiatement et très précisément le passage qu'il faisait tous les jours de la semaine, matin et soir, à la station Châtelet et sur son tapis roulant, pratique mais sinistre. Il revoit ce flot continu d'individus qui, marchant sur le tapis ou se laissant roulés, les yeux baissés ou hagards, croisaient rarement le regard des autres, jamais le sien. Il s'en souviendrait si cela avait été autrement durant toutes ses longues années parisiennes. Soudain, il voit arriver au loin, de très loin, sur le tapis qui roule à sa gauche, en sens inverse du sien, des ombres. Des ombres à forme humaine, des ombres bien visibles dans cette clarté artificielle. Comme lui, elles sont immobiles et en mouvement, se laissant emporter vers l'avant. A chaque fois qu'une ombre est sur le point de le croiser, et réciproquement, elle disparaît. Volatilisée, sans bruit, sans trace. Puis au fur et à mesure que, dans ces deux parallèles, le tapis roulant fait avancer ces ombres vers lui, et que lui s'avance vers elles, il distingue entre deux de ces espèces de nébulosités, une silhouette. Il sait très bien faire la différence. Ombres propres, ombres portées, surexposition, illusion

d'optique. Plus il avance plus il arrive à voir clair. Il est ébloui. Entre certaines ombres, il croise, juste à quelques centimètres de lui, juste à distance de la largeur de deux rampes de tapis roulant, des gens. Des vrais, en chair et en os, comme lui, qui le regardent, droit dans les yeux, en passant. Et pas n'importe quels gens. Des gens qu'il connaît.

Si c'était pire avant, que c'est bien pire

après

Plus que quelques heures, peut-être les plus difficiles. Surtout ne pas se focaliser là où ça fait mal, d'ailleurs ça fait mal partout, penser à autre chose. Faire diversion. Alors elle part dans ses souvenirs. Mémoire encore vive du premier mois, elle se doutait qu'il se passait quelque chose, là, dans son ventre, dans ses seins. Elle en souriait, personne ne savait. (*Pendant ce temps au Bhoutan, pays du « bonheur national brut », Tshering Tobgay remportait les élections législatives avec son Parti Démocratique Populaire, en Slovaquie, Robert Fico, pro russe allait devoir composer un gouvernement de coalition, en Pologne, pas de majorité absolue pour le parti populiste « Prawo i Sprawiedliwość »*).

Le Bhoutan, voilà bien le seul pays où elle aimera aller, après, quand elle pourra, si elle peut. Elle esquive les images de la fin de l'année, la peur de le perdre, l'angoisse du futur père, les nausées, les insomnies. Elle se fixe longuement sur le vécu du quatrième mois, on lui disait qu'il mesurait presque vingt centimètres, que tous les organes étaient formés. Elle se souvient de ces heures passées devant le miroir, à scruter le moindre changement, le moindre mouvement. Elle était pressée que ça bouge là-dedans que ça se manifeste, vraiment. (*Pendant ce temps en République Démocratique du Congo le président sortant Félix Tshisekedi était réélu avec une très forte majorité, l'opposition criait à la fraude, investiture du Président Joseph Boakai au Libéria, Lai Ching-He remportait l'élection présidentielle à Taiwan.*)

Les douleurs reprennent de plus belles. On vient la voir, la rassurer, mesurer l'évolution de la situation, la taille de l'ouverture. Elle panique un peu, on lui rappelle les séances de respiration, elle fulmine, on ne la comprend pas, personne ne la comprend. Surtout pas lui, paniqué et désœuvré et qui lui demande pourquoi elle a refusé la piqure, celle qui n'anesthésie que le bas du corps, qui empêche de souffrir. Ne pas répondre à ce genre de question du futur père, qui en aura bien d'autres plus tard. Retourner dans le passé, c'est mieux.

Cinquième mois, échographie de février, les pleurs de joie, devant l'écran. Elle le voit vraiment bien bouger maintenant, porter ses mains à sa bouche, à ses pieds aussi. Quelle souplesse à côté d'elle qui commence à avoir du mal à se déplacer. Télétravail demandé, refusé, pas grave, elle démissionne parce qu'elle se fout du business plan, des devis, des balances commerciales, à ce moment-là. Elle se fout de tout et de tout le monde sauf du petit, là-dedans. Parce que maintenant elle le dit, ce sera un garçon. *(Pendant ce temps au Salvador, le « dictateur le plus cool du monde » comme il se nomme, Nayib Bukele remportait les élections présidentielles avec plus de quatrevingt-cinq pourcent des suffrages exprimés, le président Macky Sall au Sénégal décidait de reporter les élections présidentielles, des émeutes se multipliaient dans le pays, en Azerbaïdjan, les opposants du président sortant Ilham Aliiev, réélu avec quatrevingt-dix pourcent des voix, s'insurgeaient sur cette « farce électorale ».)*

Elle voudrait maintenant que ça aille vite, mais, il faut le temps au temps, lui dit en riant une infirmière qui en a vu d'autres, des pleurnicheuses comme elle, des larmoyantes. Elle a l'impression qu'on ne le croit pas.

Elle repart en arrière, sixième mois, début du printemps, on lui avait dit qu'à ce stade le fœtus avait déjà comme un rythme biologique à lui, des moments de veille et des moments de sommeil. L'osmose grandissait entre eux deux. Plus grand monde autour d'elle qui comptait pour elle, elle n'écoutait plus aucune nouvelle du monde. *(Pendant ce temps au Portugal, les socialistes perdaient les élections législatives et devaient composer une coalition avec l'alliance démocratique de droite, en Russie le président Poutine était réélu avec une très forte majorité, au Sénégal l'opposant au pouvoir Bassirou Diomaye Faye, libéré à neuf jours du scrutin après onze mois d'emprisonnement, était devenu président à l'âge de quarante-quatre ans.)*

On vient de lui confirmer. Le travail est maintenant très avancé, il faut qu'elle soit encore un peu patiente, qu'elle respire, on ne lui dit que cela, respirer, depuis plus de douze heures qu'elle est arrivée. Elle a hâte de retrouver une certaine douceur de vivre, comme celle de son huitième mois. Elle l'avait lu dans les livres, tout est prêt à ce stade, il aurait pu sortir. Elle bougeait de moins de moins, il faisait froid en ce mois de mai, elle parlait peu, lisait beaucoup, ne cessait de l'imaginer gesticuler quand il imprimait des bosses de plus en plus invasives sur son ventre. *(Pendant ce temps en Lituanie, le président sortant Gitanas Nauseda était réélu, au Togo le parti du président Faure Gnassingbé, dans la suite de son père resté au pouvoir pendant trente-huit ans, remportait les élections législatives, Mahamat Idriss Déby Itno était élue présidente, succédant à son père décédé.)*

30 juin 2024, quelque part en France, dans une clinique. Il est dix heures et cinquante-trois minutes. Un garçon, pesant deux kilos et six cent grammes et mesurant quarante-neuf

centimètres vient de naître. C'est marqué sur la fiche. Elle ne sait pas ce qu'elle ressent, exactement. Comme une espèce de joie qu'elle n'a jamais connue. Le père, déboussolé, échappé juste après l'accouchement, pour souffler, en a profité pour aller voter. Pour des législatives, à la hâte, décrétées. Il la retrouve, calme et souriante, dans la chambre. Il s'assoit et reste là silencieusement avec le bébé qu'elle a posé dans ses bras. Elle avait refusé de lui signer une procuration, au cas où, elle avait décidé de ne pas voter. Elle sait qu'elle fera tout pour construire à ce petit homme une belle vie, même au milieu du chaos, du désastre, des catastrophes annoncées et de celles déjà là. Elle sait, elle, ce qu'elle a à faire. Nul besoin des autres, surtout pas de ceux qui promettent un monde meilleur pour les autres, à la place des autres, elle prend son téléphone, porte des écouteurs à ses oreilles, cherche dans la playlist de ces neuf mois passés...et ferme les yeux.

Si c'était pire avant, que c'est bien pire après, alors en attendant/Laissez-moi donc rêver qu'il existe un moyen pour arrêter le temps/La regarder sourire, la regarder danser, et puis de temps en temps/La prendre dans mes bras, lui parler d'avenir, lui faire des enfants/Si c'était pire avant, que c'est bien pire après, alors en attendant/Laissez-moi donc rêver qu'il existe un moyen de faire tomber les grands/ De nous voir tous levés, tous au petit matin, défier les tyrans/Si c'était pire avant, que c'est bien pire après, alors en attendant/Laissez-moi admirer les forêts millénaires peuplées d'orang-outang/La barrière de corail, les neiges éternelles, les Séquoias Géants/Si c'était pire avant, que c'est bien pire après, alors en attendant/Laissez-moi embrasser la beauté de la vie, au milieu du néant/Laissez-moi m'enivrer, laissez-

*moi m'exalter et laissez-moi chérir/ Les plaisir de la vie que
vous dites « interdits » pour nous mieux nous asservir/ Si
c'était pire avant, que c'est bien pire après, alors en
attendant/ Laissez-moi oublier que le monde s'effondre,
l'espace d'un instant
Laissez-moi respirer, laissez-moi rigoler et laissez-moi
sourire/ Je ne veux plus rien savoir, de vos luttes de pouvoirs,
de vos sombres délires.../ Si c'était pire avant, que c'est bien
pire après, alors en attendant/ Laissez-moi donc rêver qu'il
existe un moyen pour arrêter le temps/ La regarder marcher,
la regarder grandir et puis de temps en temps/ Lui parler de
voyages, fabuleux paysages, dans la course du temps/ Si
c'était pire avant, que c'est bien pire après, alors en
attendant/ Laissez-moi donc rêver qu'il existe un moyen pour
arrêter le temps/ La regarder sourire, la regarder danser, et
puis de temps en temps/ La prendre dans mes bras, lui parler
d'avenir, lui faire des enfants (Zoufris Maracas)*

Je ne veux rien savoir

Un homme, sort brusquement de sa voiture, fait quelque pas en arrière sur la route. *Mais vous êtes fou, qu'est-ce qui vous a pris d'ouvrir votre portière sans regarder avant derrière vous ? Vous avez vu les dégâts ?* Il entend une petite voix qui s'évapore lentement de la voiture garée devant laquelle l'homme en colère vient de s'arrêter *je suis vraiment désolé, j'étais pressé d'aller chercher mon petit à la crèche à côté, j'étais en retard avec les embouteillages, je suis...* Le furieux à la voiture défoncée côté aile avant droite et pas que rétorque sans le laisser finir sa phrase *j'veux pas savoir, je n'en ai rien à faire de ce que vous me dites, non mais vous avez vu les dégâts, et ma voiture toute neuve !* Le jeune père de famille essaie de tempérer, de calmer l'énervement grandissant du propriétaire de la victime, la voiture, c'est elle qui est amochée certes mais pas le conducteur *l'essentiel est que nous n'ayez rien vous, je suis encore désolé on va faire un constat mais quand on est sous pression comme je suis en ce moment, avec le bébé ma femme et moi on ne dort plus depuis deux mois, on...* L'homme à l'auto rutilante qui sort du garage et qui va y retourner se refaire une beauté n'entend pas *j'veux pas savoir, j'veux pas savoir, allez sortez vos papiers, j'ai pas de temps à perdre, on va se mettre là sur le trottoir, mais je vous le dis j'veux rien savoir de votre vie, ça me regarde pas, moi aussi j'ai des soucis, je vous en parle, non ? Bon alors on s'y met, vous avez votre gamin à aller chercher.*

Dollars de l'indécence

Un enfant de quatorze ans meurt en escaladant une grille en fer forgé. Il avait l'habitude de rentrer ainsi dans la maison de son beau-père quand celui-ci n'était pas là. Quelques jours plus tard, au kiosque à journaux de l'aéroport, sa mère, une célèbre actrice découvre dans un magazine à scandale des photos de son enfant. Clichés volés à la morgue. Le paparazzo s'était fait passer pour un médecin. Elle aurait voulu le tuer. C'est elle qui, moins d'un an après l'accident, est morte.

Des bêtes et des hommes

C'est une histoire à dormir debout. A faire rugir les loups. On n'y verra peut-être pas beaucoup de gens dormir. Parce qu'elle peut tenir éveillé des nuits entières. Laissons-la parler.

Je suis un animal traqué. Les humains sont de bien curieuses bêtes, ils – enfin certains – aiment le cochon d'élevage en barquettes dans les supermarchés, ils – enfin certains – détestent le sanglier, sauvage, vivant. Ils – enfin certains – ont un jour organisé une battue, nous étions parait-il devenus encombrants dans ce morceau de foret encore un peu à nous, trop dérangeants, trop envahissants, trop, trop. Moi, la laie qui portait des petits dans mon ventre, j'ai pris peur, pas pour moi, pour eux, au dedans. Une nuit, j'ai fui, j'ai franchi les bosquets piétinés, j'ai cavale dans un champ, sur une route, puis deux, j'ai traversé des prés de jeunes blés, contourné des maisons. Soudain, impossible de faire marche arrière. Derrière, la mort assurée, devant, la mer. Alors j'ai fui le continent, j'ai nagé, instinctivement, les vagues m'ont pris dans leurs bras, sous une lune éclairieuse, je suis allée au gré du vent, vers l'ouest et j'ai vu un bout de terre émergée au milieu de l'eau. J'ai marché sur le sable, longé un sentier et je me suis réfugiée dans un coin de lande abritée.

On m'avait aperçue. Je suis redevenue un animal traqué. Même ici, dans ce coin de paradis, quelque chasseur aux désirs sanglants inassouvis s'est alors remis aux aguets. La nuit fut belle et rude. Je mis bas trois marcassins, tout ébahis, transis,

affamés. Le ventre devenu plat et creux et vide, aller m'alimenter pour les nourrir. J'ai marché dans des jardins, longé des petites maisons, lumière éteinte. La pleine lune m'accompagnait encore. C'est à ce moment que j'ai croisé des gens qui dormaient. Sur cette île les volets restent ouverts, les fenêtres souvent sans rideau. Mon museau sur les carreaux, j'ai vu des bébés confortablement assoupis, paisibles, en sécurité. J'ai vu des vieilles femmes aux visages de pomme toute ridée sous les couvertures, emmitouflées. J'ai vu des couples enlacés sous des draps froissés. J'ai vu des chiens ronfler dans leur panier d'osier, des chats bruyants sur des toits, d'autres silencieux au pied du lit. J'ai vu des insomniaques à moitié endormis, devant un verre d'eau ou une tasse de café, des télévisions allumées devant des canapés ramollis par des corps affaissés. En passant devant le marché couvert j'ai vu des visages éveillés. Des grandes photos sur les baies vitrées affichaient les sourires des enfants de l'île, celles des derniers marins pêcheurs, des portraits en pied costumés et coiffés de dentelle. Dans le cimetière, ouvert à tous les vents, j'ai vu des visages sur des médaillons, d'hommes ridés comme la mer déchainée qui les avait emportés, de femmes aux regards inquiets pour des bateaux éloignés, et sous toutes ces tombes, des gens qui dorment, éternellement.

Je suis revenue allaiter mes petits. J'ai entendu du bruit dans le buisson. Ne pas bouger, les protéger. Et puis, là, le fusil, pointé sur moi. J'ai vu un homme endormi, dans son absurdité, qui a tiré. Mes petits, partis, comme des étoiles filantes. J'ai mis plus longtemps à les rejoindre. Je l'ai regardé, mes yeux dans les siens, pour qu'il me voit lentement m'assoupir, soupirer, rendre le dernier souffle, mourir.

Mon fantôme m'a dit qu'il était allé de temps en temps lui chatouiller les doigts de pied pour faire surgir dans ses nuits agitées le cri d'effroi d'une bête qu'on abat. Un soir, il l'a vu, recroquevillé en chien de fusil, son chien arthrosé au pied du lit, et lui, seul, tout seul, pétrifié devant l'image de mon museau et celui de mes petits prenant la forme d'un remord.

Quand je vois ce que je vois (1)

JE VIS... une jeune fille s'asseoir en face de moi, les yeux baissés, ayant un peu de mal à respirer. Aller chercher un verre d'eau, le poser devant elle. Elle avait déposé son manteau sur le siège à côté, dégagé ses cheveux longs en arrière, et avala tout, d'un coup sec. Lui proposer de prendre son temps pour me dire la raison de ce rendez-vous à mon Cabinet. Elle s'effondra en larmes, les mains cachant son visage presque tout recouvert de sa chevelure brune. Poser un paquet de mouchoirs en papier devant elle. Elle en sortit un, très vite, et épongea comme elle put toute l'eau qui ruisselait sur ses joues, son cou, et tombaient en chute libre sur son petit sac à main qu'elle avait gardé sur ses genoux. Me lever pour aérer quelque peu la pièce, placer la fenêtre à l'espagnolette. Revenir lentement à ma place derrière le bureau. Les sanglots s'étaient faits plus discrets. Lui proposer si elle pense que ce qu'elle a à me dire pour l'heure, pour le moment présent, tient en quelques mots, qu'elle les écrive sur un papier si cela est moins difficile que de les exprimer oralement. Elle acquiesça. Lui tendre une feuille de papier blanc et un stylo à quatre couleurs. Elle choisit le rouge. Détourner volontairement mon regard, jeter un œil distrait sur un de mes dossiers. Elle écrivit, vite, plia la feuille et la déposa devant moi, dans le bon sens pour la lecture. Ouvrir délicatement comme on décachète une enveloppe avec précaution. Cinq mots en écriture bâton avec des points de suspension entre chaque. MON PERE...VIOL....MOI ... ENFANT. Refermer la feuille et lui proposer de la conserver. Elle leva la tête vers moi. Pour la

première fois pouvoir distinctement croiser son regard, ses yeux encore voilés par quelques mèches de cheveux rebelles. Elle m'adressa un léger sourire en forme de oui rassuré. Me saisir de mon grand cahier à spirales, celui sur lequel je note tout ce que celui ou celle qui franchit la porte de mon bureau a à me confier, tout ce qui est exprimé à intelligible voix, ou à mots couverts, tout ce qui est hurlé parfois, tout ce qui n'est pas dit aussi. Elle me tendit le stylo. Choisir la couleur verte. Lui expliquer que dans le langage thérapeutique des couleurs, en Inde et ailleurs aussi dans le monde, le vert est la couleur de la paix émotionnelle, la liberté d'être, la régénération. Lui faire remarquer que son écharpe, posée à côté de son manteau est de cette couleur, d'un vert éclatant, même. C'était bon signe. Elle respirait maintenant calmement et s'était redressée sur son siège. Nous allions pouvoir commencer à faire ce qu'il y avait à entreprendre. Dans la confiance et la détermination. Les faits, rien que les faits. Avec la loi, toute la loi.

To be or not to be

*Pour la vie en morceaux qu'on prend, et
la fin jamais loin*

Je ne me souviens de rien. Je ne me souviens pas des formes, des couleurs. Je ne me souviens pas des bruits, des odeurs. Je crois souvent qu'il n'y avait rien, avant. Je crois parfois qu'il y avait bien quelque chose, ou quelqu'un. Je pense raisonnablement qu'il n'y avait rien, qu'il ne se passait rien. Je ressens parfois qu'il y a eu quelque chose, avant. Je sens souvent qu'il y a, en moi, ici-bas, quelqu'un, d'avant.

J'ai lu, j'ai fouillé, j'ai déchiffré, j'ai décodé, j'ai détricoté, j'ai interrogé les penseurs, les sachants, les sages et les mieux-disant. J'ai relu. J'ai gratté, j'ai scruté le moindre détail, farfouillé dans les recoins, regardé entre les lignes, j'ai chaussé des lunettes, avec des doubles foyers, des verres correcteurs. J'ai lu encore. Je n'ai plus rien compris.

Je suis partie. J'ai escaladé, rampé, nagé à la surface et au plus profond. J'ai pris l'air et le vent des sables, j'ai pris l'eau et la boue des torrents. Je suis tombée, j'ai glissé, je me suis cognée, égratignée, écorchée, abîmée, j'ai pansé mes plaies, je n'ai rien découvert de plus, et j'ai pensé, c'est assez.

J'ai pensé, c'est assez de penser à avant. Alors j'ai pensé à pendant. J'ai pensé à ce pendant après cet avant dont je ne me souviens pas.

Je ne me souviens de rien. Même de ce pendant, je ne m'en souviens pas. J'ai demandé, on m'a raconté.

Je me suis fabriqué un corps dans une bulle d'eau. Je me suis faite toute seule, ou presque, des pieds à la tête, un corps minuscule, j'ai sculpté un squelette, j'ai façonné un cœur, j'ai dessiné des poumons, j'ai moulé un rein pour en faire deux, j'ai modelé un foie. J'ai installé des canalisations, raccordé des tuyaux, des petits avec des gros, j'ai tissé des fils et assemblé des tissus, j'ai gainé, emboîné, mis en boîte, soudé, collé. Dans cet atelier marin qui tournait à plein régime, je nageais comme un poisson dans l'eau.

Je ne voyais pas, j'entendais. J'entendais les voix, les portes qui claquent. J'entendais Mozart et les chuchotements. J'entendais tout. Je ne me souviens de rien.

Je grandissais. Je prenais du poids, Je me cognais aux parois. J'étais maintenant à l'étroit. J'ai joué des coudes, j'ai basculé les pieds vers le haut, j'ai mis la tête en bas et j'ai poussé, j'ai poussé très fort. J'ai fait sauter un bouchon. J'ai percé la bulle.

J'ai senti , j'en suis sûre, l'eau chaude couler, s'écouler, disparaître. J'ai traversé un tunnel, étroit, j'ai glissé sur

les murs mous de la peau d'un autre. J'ai senti, j'en suis sûre, que c'était chaud et humide. Soudain, j'ai senti, j'en suis sûre, le froid tout autour de moi. J'ai crié.

C'est, paraît-il, à cet instant, que je suis née. Et avant ? Avant moi ? C'était où, c'était quoi, c'était qui ?

T'habites où toi ?

1. Embrasser son frère et ses sœurs sur le pas de la porte de la petite maison, délabrée, et partir, vite, sans se retourner. Passer la frontière, à l'abri des policiers. Sorti indemne du Tibet, traverser le Népal, à pied. Marcher longtemps, les mollets ensanglantés. Atteindre l'Inde. Revivre, pauvrement, mais avoir un toit, manger à sa faim et dormir sans danger. Travailler pour se payer un billet. Arriver à Paris. Habiter sous les ponts près de la Préfecture de Police pour chaque matin aller quémander un dossier de réfugié. Après quelques années, cabossées, avoir enfin un logis cosy et pouvoir afficher sur un mur près du lit une photo du Dalai-Lama sans risquer la prison ou la mort. Travailler dans une école, faire la cuisine, le service à la cantine. Distribuer aux enfants et aux passants des sourires, à la pelle, à n'en plus finir. Je m'appelle Choekyi. J'habite la France. Je la remercie de m'avoir accueilli.

2. La danse habite son corps depuis qu'elle est née. Enfant, elle rêvait d'être un petit rat et loger pour un temps, sous les toits de l'Opéra. Puis Paris quitter, passer des concours à en épuiser les hanches et faire saigner les pieds, et alors virevolter sur les scènes du monde entier.

Pas passé comme elle l'avait imaginé. Son corps n'a cependant pas cessé d'être habité par cette vie en mouvement, incessant. Même en vieillissant. Chaque jour, comme un rituel, quelques notes de musique, et c'est parti. Un peu de mambo en faisant la vaisselle, des pas chassés dans les escaliers, une rumba endiablée en enfilant un pantalon, et aussi toute nue sur un air africain dans la salle de bains. La danse habite un corps et une maison, ou une maison dans un corps, ou une maison-corps. Je ne sais plus. Toutes ces danses me tournent la tête.

3. Qu'ils soient petits ou grands/Ils voient partout la guerre/Aux quatre coins de la terre/Sans pouvoir rien y faire/Des femmes et des enfants/Qui vivent dans un enfer/Et pleurent sur des tombes/Pour des frères et des pères/Qui tombent sous les bombes (extrait 2024 adaptation *Le déserteur* de Boris Vian, février 1954). Qui chantera dans cent ans cette traduction en *esperanto* de la dernière strophe de l'appel à la paix de Boris Vian, qui a été censuré, oublié, nié, pas entendu, surtout pas écouté, mis aux oubliettes, au fond du puits de l'oubli. Parce que soixante-dix ans plus tard on en est toujours au même point, mortel. « *Vi uzŭ vian vivon! / Vi uzŭ ĝin en paco! / Ne estas vi pajaco! / Vi estas frato, hom'!* » / *Al tiu kruda mondo / plenplena da perforto, / mizero, sango, morto / ni diru kune: Ne! / Ni krii kune: Ne!*

4. On peut habiter dans son bureau. Entre un divorce et une nouvelle vie. Entasser quelques cartons derrière la machine à café, planquer la brosse à dent dans le tiroir, la couette dans un placard. On vit un peu en vase clos,

boulot-dodo, plus de métro. On fait juste attention à être, avant l'arrivée matinale du premier collègue, propre sur soi, la mèche pas rebelle, l'haleine fraîche, le canapé défroissé. Le soir, c'est...Versailles. Des candélabres ornés de bougies parfumées à la verveine citronnée, un Glenn Gould et ses « Goldberg variations » dans la sono, un bon vieux Bordeaux dans une mug estampillée working girl, le corps avachi dans le fauteuil de direction, les pieds nus sur le bureau, les yeux au plafond à découvrir la beauté des moulures haussmanniennes du plafond, jamais à ce point remarquées depuis plus de 10 ans qu'on travaille là. Elle ne va pas durer, cette double vie, ici. Quoique.

5.Friedrich Hölderlin a écrit qu'il fallait « habiter poétiquement la terre ». Christian Bobin, à quelques siècles de distance, a complété « Habiter poétiquement un monde malheureux c'est très difficile mais c'est faisable » et « ce n'est pas l'apanage de ceux qu'on appelle les artistes ». Chaque jour je m'exerce à cet art de vivre. Faire habiter dans le même cœur la saveur des envolées et le fracas des chutes. Donner, recevoir, donner. J'habite un monde tragique. J'ai mal aux rires disparus. J'ai mal aux rires des disparus. On va tous disparaître et on n'habitera plus nulle part ! Faut peut-être le répéter. A l'infini.

6.Une maison trop moderne au bord d'un lac et d'un casino, pas beau/Une ferme dans la neige l'hiver, entourée de blés soyeux l'été/Un appartement sombre et étroit sur un boulevard des Maréchaux/Onzième étage baies vitrées vue sur grand cours d'eau assurée/Avenue de la Grande Armée, et du balcon

tomber sur la tombe du soldat inconnu/Au-dessus d'un restaurant indien parfumant toute la rue de la Fontaine au Roi/Encore près d'un lac, plus petit, avec des canards en pagaille et deux cygnes/Sur une île, loin et pas loin, à l'écart de la fureur des villes et du calme de la campagne. Morceaux de toits en désordre.

7. Sur un carton, après le spectacle, Place de l'Odéon.
Au pied de la Banque de France.

Par terre, donc.

Sur quelle terre ?

8. A un moment de l'histoire, on demande à Novecento « Pourquoi est ce que tu restes dans cette prison flottante, quand tu pourrais être sur ton Pont-Neuf à regarder les péniches... tu pourrais choisir la plus belle maison qui soit.. il y a juste cette foutue passerelle à descendre ». Quelques pages plus loin il répond « La terre c'est un bateau trop grand pour moi... On n'est pas fou quand on trouve un système qui vous sauve ». Pour « désarmer le malheur » d'avoir été, nouveau-né, déposé dans une boîte en carton et abandonné dans la salle de bal d'un bateau de croisière, ce joueur de Jazz inégalé n'est jamais descendu à terre. Jamais. Jusqu'à sa mort. Explosive. Relire Novecento : pianiste d'Alessandro Baricco, une nuit d'insomnie.

9. Parfois je rêve d'habiter une maison tournesol pour suivre du dedans la course du soleil, là-haut. Ou dans une yourte pour écouter, sans danger, le vent s'engouffrer dans les toiles superposées. Ou dans une habitation en bois qui a la forme de la lettre A comme Arrivée. J'habite une vieille maison en pierre, posée sur

un petit caillou, flottant sur l'océan. Une maison comme un refuge. Je rêve de ne jamais devoir la quitter.

10. T'habites où toi ? Au présent. C'est où ça ? C'est partout et tout le temps.

10bis. Une maison avec trois chambres, une pour toi, une pour moi, une pour l'amour. Parce que l'amour c'est sacré. Comme une salle de bain pour se laver, une cuisine pour cuisiner, une salle à manger pour manger, il nous faut une chambre pour nous aimer, toi et moi. Ne rien y faire d'autre. Je sais c'est indécent, c'est beaucoup demander, mais c'est ce qu'il nous faut. Loin de tout ou près de rien, on s'en fout. L'important n'est pas au dehors, mais au dedans de cette pièce qui respirera, transpirera, sera chaude ou froide, claire ou dans le noir, au rythme de nos élans, à nous y rendre, dedans. « *Oui Fernando, je sais que toi aussi tu la veux cette chambre, à nous deux. Mais on habite pour le moment à cinq mille kilomètres de distance... allez raccroche, non toi, ne fais pas l'enfant, raccroche, à demain, même heure.* »

Quand je vois ce que je vois (2)

JE VIS... un effroi terrible dans le regard de celui qui annonça à la petite fille que son père était parti et qu'il ne reviendrait pas. Je vis une terreur immense dans le regard de la petite fille qui ne comprenait ce que cet homme lui disait. Je vis un chagrin inconsolable dans le regard de la mère, incapable de parler, et laissant faire son frère, le laisser annoncer cette nouvelle, d'une disparition qui n'était pas une mort mais tout comme, à cette petite fille qui n'avait pas demandé à souffrir, pas à son âge, pas encore. Je vis l'angoisse des lendemains dans le regard du grand frère de la petite fille, ce jeune garçon qui lui, à cet instant où tout bascula, savait déjà, quand, comment, par qui, elle ne le sut jamais, que le père ne reviendrait pas, jamais, qu'il en avait préféré une autre, une autre femme, que leur mère, à eux, et nous alors ? Nous ses enfants, il en faisait quoi ? Rien, nada. Longtemps, longtemps, très longtemps après, ces deux-là, devenus grands entendirent des mots dans la bouche de ce père enfui jeune, puis, vieux, très vieux, retrouvé, parce que la vie, parce que pardon, peut-être, parce que besoin de revoir avant d'être séparés pour de bon. Des mots pour expliquer, des mots pour comprendre, des mots pour entendre. Mais des mots trop tard, des mots qui ne réparent pas, des mots qui ne font pas oublier, des mots qui ne consolent pas parce qu'il n'y a plus rien à consoler. Rien que des mots sans rien dedans. Des mots morts nés.

Une rue, pas deux, pas trois, ma rue

C'est une rue de banlieue, banale, entre deux ronds-points, communs, d'une longueur que je ne saurais définir, assez étendue pour accueillir de part et d'autres : quelques pavillons qui ont résisté à la grande marée du béton des années soixante, des bâtiments d'Habitation à Loyer Modéré à taille encore humaine fraîchement repeints, fenêtres en pvc à l'avant, petits balcons à l'arrière, un nouveau cimetière, pour soulager celui du vieux village, encombré, un collège, presque moderne et à la façade décorée d'une flèche tendue vers le ciel, un stade pour les footeux et les rugbyman de la castagne, les sauts en longueur et pas que, les courses contre la montre, un gymnase bondé les jours de match de hand ou de basket-ball, et à une extrémité, avant de tourner à droite pour aller vers le petit centre commercial abandonné par des commerçants désargentés, une église, année soixante-deux, ni belle ni moche, avec presque adossé un magnifique pigeonnier en bois comme ciré au brou de noix. Une rue où on y vit, peut-être encore calmement, on n'y joue pour de vrai comme aux jeux olympiques, on y apprend à devenir grand, on y prie le bon dieu avec encore confessionnal le vendredi soir, et où on y repose, pas vraiment en paix, les cris des enfants depuis une école primaire juste à côté rappelant, de septembre à juin, le principe de vie/mort/vie. L'été, la rue s'ennuie, même les pigeons semblent partis en vacances.

Tu ne peux, tu ne pourras jamais l'oublier, même avec ces fichus trous de mémoire qui parsèment ton passé. Cette rue qui t'a vu arriver à l'âge de cinq ans, avec ta famille et d'où tu t'es enfuie treize ans plus tard. Tu cherches en vain cette sensation étrange que tu as dû ressentir comme quand on passe une frontière. Vous veniez du Boulevard de Clichy, le mur de ta chambre de bébé était collé aux loges du Moulin rouge, avec le manège en bas, le bruit incessant de Paris et vous voilà débarqués dans le nouveau quartier d'une vieille ville de banlieue, avec ses rues toute neuves, bitumées, calmes, bordées d'arbrisseaux prometteurs. Heureusement d'autres souvenirs sur ce qui se vivait dans cette rue qui vous a accueillie, sont là : la messe du dimanche à l'église, où il faisait toujours froid, et toi, pimpante, dans des petites robes à fleurs que ta mère cousait, tard le soir. Le bâtiment où vous habitiez, avec cinq entrées, vous le n° 49, cinq étages, vous le quatrième. Le parking, de l'autre côté de la rue, avec si peu de voitures à l'époque qu'il servait de terrain de jeux, tu descendais là avec tes poupées, plus tard ton tourne disque. Tu montais avec ta mère dans sa toute petite Renault 4 CV gris clair qu'elle était fière de conduire, d'avoir osé s'émanciper. Le stade et son gymnase, les épopées pleines de sueur pour décrocher avec ton équipe, une joyeuse bande d'adolescentes endiablées, un titre de championne de handball du département, et aussi les épreuves sport du Bac, surtout le saut en hauteur, imbattable dans ta catégorie, quelle folie de sauter si haut en ciseaux, pour aller où ? Le collègue, les garçons à la sortie, premières cigarettes en cachette, le club de poésie avec le professeur de

français, son magnétophone à bandes, et ma voix pour le dormeur du val. Et puis... le bâtiment d'en face du tien, du vôtre, de celui de ta famille, avec ton père, ta mère, ton frère... le bâtiment de l'autre côté de la rue, derrière le parking, d'où le malheur est tombé...sur toi, sur ta mère, sur ton frère. Aujourd'hui quand tu reviens dans cette rue, tu ne vas plus jusqu'au N° 49, tu n'entres plus dans l'église, tu passes devant le collège sans le regarder, tu vois du coin de l'œil les jeunes jouer dans le stade avant de t'arrêter, en face, au cimetière. Là où tu as déposé le corps de ta mère. Ta mère n'a jamais aimé le silence. D'où elle est maintenant, tout près du 49 de cette rue de famille un jour abîmée, désunie, on peut y entendre de septembre à juin les cris des enfants turbulents depuis les cours de récréation de l'école d'à côté. L'été, tout est fermé, esseulé, sauf le cimetière et le pigeonnier qui jouxte l'église. Les oiseaux tiennent compagnie aux enfants, pas partis, démunis.

16 juillet carnet journalier été / Jour de
marché/Des odeurs et plus encore

Etal de J. : « *rien ne pousse* », blessure au genou, mélange étrange d'odeurs de baume du tigre et de basilic citronné. Deux cageots de tomates/ du rouge, très rouge, près du nez, très parfumées.

Etal de C. : du pain encore chaud et parfumé, d'une odeur d'amour du métier. Portrait à faire plus tard de C./odeur du bois à couper/four à chauffer odeur des braises /odeur âcre du levain/pétrissage façonnage mains collantes, sueur au front/odeur et bruit du pain cuit/ épeautre/sarrazin/blé ancien/odeur des champs l'été et des roulades– portrait à faire ou pas de la boulangerie du passé, plus tard, remuer ou pas les odeurs de la nostalgie

Etal de M.: retenir les noms poétiques de ses tomates, joyeusement colorées/odeur de l'ail encore frais façonné en tresse/courge de Nice (c'est loin)/senteurs enivrantes des fines herbes/fière allure des blettes géantes

Etal de S.: fils de maraicher/collégien/pas réveillé/compter la monnaie c'est compliqué/odeur de l'insouciance pour l'argent/un kg de haricots facile à peser/sonnerie de son téléphone portable à côté de la

balance/*Libertango* d'Astor Piazzolla/mon regard étonné/ « j'apprends le bandonéon »/ je n'ose pas lui parler de *Ballade pour un fou*/ la jeunesse est assez perdue comme ça/ effluves des deux bouquets de fleurs, vite étalés, vite achetés/Noter ces paroles et voir plus tard quoi en faire : ...*Quand soudain, de derrière un arbre, j'apparais...Un étrange cocktail d'avant dernier trimardeur et de premier clandestin en route pour Vénus : le melon sur la tête, les rayures de la chemise peintes sur la peau, et dans chaque main un drapeau de taxi indiquant que je suis libre/Tu te moques !/.../ Aime moi ainsi fêlé, fêlé, fêlé...Abrite les amours, nous allons essayer/La magie totalement folle de revivre/Viens, vole ! Viens !**

En sortant, odeur des croissants beurre de la grande boulangerie d'à côté/En passant devant la pharmacie, odeur de camphre et de désinfectant, odeur de l'urgence, de la santé perdue à retrouver, des pleurs d'enfant tombé de vélo, de pansements de mercure au chrome,/à la librairie présentoir impossible à contourner odeur nauséabonde des nouvelles sur les unes des journaux.

Ne jamais forcer la serrure

La petite dame aux cheveux blancs du quatrième étage, avait l'habitude de perdre les clés de son appartement. Rusée, elle avait une astuce, garder toujours en dépannage dans sa voiture cabossée, jamais fermée à clef, quelques clichés radiographiques de ses os, usés. Il suffisait d'en glisser un d'un coup sec dans la fente de la porte d'entrée qui s'ouvrait comme par magie. Pas peu fière de se prendre pour une cambrioleuse en économisant une facture de serrurier. Une idée saugrenue lui avait pris un jour d'accrocher ensemble ses clés de maison et de voiture qu'elle avait malencontreusement verrouillée, qu'elle perdit, joyeusement. Alors elle confia un trousseau à son fils, un autre à la voisine, puis un jour elle arrêta de conduire, puis un jour elle arrêta de sortir.

Ryuga Hotel 5-3-68 Nakanoshima, Kita-Ku Osaka, 27 530-0005 Japan. Une femme traverse le grand hall de l'hôtel et surprise croise un homme qu'elle interpelle

Voix off

Elle l'aurait tout de suite reconnu
Elle aurait tout de suite vu , il n'a pas changé malgré les années
Elle se souviendrait de ses regards, à lui
Par elle tant de fois dédaignés
Ils auraient donc parcouru cinq mille kilomètres
Chacun de leur côté, pour se croiser là
Au milieu de tant de gens pressés, affairés
Elle n'aurait pas hésité une seconde avant de l'aborder

Ils échangent quelques mots, lui fait d'abord l'étonné, puis un grand sourire illumine son visage. Il l'invite à aller prendre un thé dans le grand salon à droite du hall. Ils s'assoient face à face, près d'une grande baie vitrée.

Voix off

Elle se souviendrait, il était séduisant
Elle n'était pas libre, c'est tout, c'est comme ça la vie
Elle l'aurait désiré dès ce choc
Se trouver là tous les deux au Japon

Elle aurait senti qu'il la désirait aussi

Ils n'ont pas vu le temps passer, c'est déjà le soir, ils vont dans un des restaurants de l'hôtel, ils sont assis face à face, ils parlent beaucoup, leur voix est couverte par une musique d'ambiance. Ils finissent la soirée au trentième étage de l'hôtel, vue panoramique sur Osaka, personne dans le bar à part eux, ils dansent sur la piste.

Voix off

Elle aurait ri avec lui sur ce clin d'œil du sort
Elle lui aurait rappelé ses regards à Paris, qui en disaient long
Elle avouerait je vous ai souvent observé dans cette salle de sport
Il aurait reconnu moi aussi mais je vous sentais très distante
Elle aurait soudain senti sa tendresse, sa timidité aussi

Ils se dirigent vers l'ascenseur, montrent leurs clés de chambre, voient qu'ils sont logés au même étage. Il appuie sur le bouton du 9eme étage.

Voix off

Elle aurait éclaté de rire en réalisant la coïncidence
Elle aurait réalisé qu'à une seconde près la rencontre dans le hall...*
Et puis maintenant leurs chambres presque côte à côte

Elle aurait décidé dans l'ascenseur ce qu'il allait maintenant se passer.

Ils arrivent à l'étage de leurs chambres. Elle lui prend la main et l'entraîne dans sa chambre à elle. On retrouve la vue sur Osaka. On ne verra rien de ce qu'il se passera après. Lendemain matin, ils sont assis l'un en face de l'autre dans une salle presque vide, l'heure du petit déjeuner est dépassée mais on sert encore du thé. Ils ne parlent pas, ils se regardent tendrement.

Voix off

Elle aurait aimé qu'il reste avec elle
Elle aurait entendu qu'il avait à faire à Tokyo
Elle aurait demandé quand tu reviens, demain
Elle aurait souri, elle aurait été rassurée
Elle le désirait encore

Ils sont devant l'hôtel, il la prend sans ses bras, l'enlace, l'embrasse, monte dans un taxi. Ils se font signe comme s'ils se connaissaient de longue date. Elle rentre dans l'hôtel, se dirige vers les ascenseurs, se retrouve dans sa chambre.

Voix off

Elle n'aurait rien fait de la journée
Elle aurait pensé un instant, j'ai peut-être rêvé
Elle aurait regardé le lit défait, les draps froissés
Elle n'aurait rien attendu juste savouré
Elle aurait pensé à son voyage qui devait être annulé,
et puis non

Elle aurait ri de cette ironie du destin
Elle aurait mesuré que tout se joue
à rien, un pas en avant et là devant, une silhouette et
tout s'arrête
Elle aurait écouté son cœur battre
Elle aurait soudain senti des palpitations
Un drame se glisserait dans cette histoire, c'est certain
Elle pourrait faire que rien ne commence
Elle aurait décidé de s'aventurer
C'est tellement mieux que renoncer

*Elle est assise devant le petit bureau de la chambre, elle arrache
une feuille du bloc note de l'hôtel posé à côté d'un stylo. Elle
griffonne trois mots « à ce soir 20 heures au trentième étage »
elle quitte la chambre, descend à la réception, demande une
enveloppe, place le papier plié dedans, note le numéro de sa
chambre à lui, et donne l'enveloppe à la réceptionniste.*

Voix off

Elle n'aurait jamais regretté
Même ce qu'il s'est passé après
Quelques années comme un ciel d'été
Et puis le drame
Elle ne retournerait jamais à Osaka
Elle ne prendrait plus l'avion pour aller si loin
Le bateau peut-être.

Osaka-Paris

A chaque fois que tu rentrais de voyage et que l'on se retrouvait, sur un quai de gare ou dans un hall d'aéroport où j'aimais aller te chercher, on sentait tous les deux que le temps allait s'étirer comme pour rattraper ces moments où, toi si loin d'un pays du monde à un autre, moi à Paris, débordée comme la Seine en plein hiver pluvieux et ennuyeux, étions séparés, jamais malheureux puisque les promesses de retrouvailles nourrissaient nos solitaires nuits.

On partait, vite, toi, à peine le temps de prendre quelques vêtements de rechange, moi, une valise toujours prête, nous n'avions pas envie de rester en ville, tirillés entre nos deux appartements, nos deux enfants, leurs chats, notre désir contrarié mais surmonté de faire plus simple.

On roulait, vite, toi au volant, comme tu aimais conduire, jusqu'à ce que le décalage horaire avec le pays lointain d'où tu revenais te fasse déclarer forfait et t'assomme pendant que moi, te souriant en te regardant t'endormir lourdement, je prenais la place du conducteur, bougeait légèrement les rétroviseurs, rapprochait le siège des pédales, et avalais les kilomètres qui restaient pour arriver à temps.

Il ne fallait pas rater le dernier bateau, tu avais, toi, tellement hâte de te poser et le lendemain matin d'aller courir sur les sentiers côtiers et faire et refaire à chaque arrivée le tour de l'île, moi, tellement envie de nous retrouver dans cette maison, devenue notre refuge.

Il nous arrivait, l'été, surtout, de flâner sur les aires d'autoroute, pas belles mais déjà, à quelques encablures de la capitale, on retrouvait la saveur de notre complicité, un déjeuner sur un coin d'herbe, à l'abri des regards, qui s'éternisait, et toi, allongé, la tête sur mes cuisses, et moi, mes mains dans tes cheveux.

Alors on ratait le bateau, peut-être même qu'on le faisait parfois exprès, sans se le dire, pour le plaisir d'aller se nicher dans une chambre d'hôtel, non loin de l'embarcadère, et de s'y pelotonner, toi, contre moi, moi, contre toi. La tombée du jour s'amorçait, paisiblement, comme plus lentement de ce côté ouest, on finissait de picorer les restes du piquenique. Toi et moi sur le lit, les miettes de pain, quelques gorgées d'un vin de table honorable acheté chez le seul petit épicier ouvert encore à cette heure, dans une ville de province, détruite pendant la guerre, pas gaiement reconstruite, presque sans âme vraiment. Puis, la nuit, sensuellement, nous emportait.

On filait vite au petit matin pour attraper le premier bateau, pas grand monde à bord dans ce sens, du continent vers la mer, des ouvriers pour un chantier de la journée, des employés en veste bleue pour réparer quelques câbles distendus après la dernière tempête, et la traversée, de moins d'une heure, toujours au même rythme, transformait les émotions amoureusement languissantes de nos séparations en des sensations passionnément fébriles. Été comme hiver, on était blotti l'un contre l'autre, sur le pont, et on ne parlait

pas. Aucun commentaire sur le paysage, on le connaissait depuis quelques années de traversées de vie et de mer qu'on avait décidé – avions-nous vraiment décidé ? Cette rencontre là-bas, à Osaka, qui l'aurait imaginée ? – de faire à deux . On savourait ensemble, et en silence, cette distance qui grandissait avec lenteur d'avec la terre du continent, nos yeux noyés dans les vagues. Au sortir de la rade, une fois dépassés les navires de commerce, les ports de plaisance, l'air du grand large s'engouffrait dans nos narines, et toi, souriant, oubliant, peut-être, pour un moment, les soucis de tes pérégrinations, et moi, faisant semblant d'oublier les tracasseries de là-bas, les obligations, et pas que, pas que.

On débarquait et alors on se mettait à parler vite et fort, et de tout, sans ambages, avec une infinie délicatesse, toi, m'expliquant ta faim, faim tout court, faim de moi, moi, vérifiant que je n'avais pas oublié la clé de la maison, de notre monde à nous.

On ouvrait grands les volets, un, deux, trois, quatre, cinq, six, quand bien même on savait que, pour le temps court qu'on allait passer là, toutes les pièces de cette maisonnée pour famille nombreuse ne seraient pas utilisées. Il fallait que la lumière entre partout et de partout depuis ce caillou entouré d'eau. On courait au premier étage, dans notre chambre, on s'allongeait, toi, les yeux amoureux, moi, aimant te regarder comme pour rattraper les absences, les manques de ce visage, de ce corps. Entre deux avions, deux trains.

Les journées n'avaient pas d'heure, les nuits étant sans fin. Nous n'avions que le repère du coucher de soleil dont les derniers rayons venaient caresser les murs de notre chambre, puis la lumière intermittente du phare qui prenait le relais. On s'amusait à compter, un, deux, trois, quatre éclats toutes les vingt-cinq secondes. On riait, beaucoup. Nous vivions selon les saisons de nos escapades, entre bois à couper et feu de cheminée, les chaussures trempées qui se réchauffaient devant les flammes, et sieste au soleil jusqu'à attendre que la marée envahisse la petite crique emplie de sable fin, entourée de roches rutilantes de granit, de quartz et de paillettes de grenats fusionnés, où nous aimions, nous baigner, nus.

Il nous est arrivé de repartir de l'île, précipitamment, parce ma fille, ou la tienne, une urgence, une nécessité. Pas toujours bien comprise, mais accueillie par l'autre, sans reproche. Alors il fallait à nouveau faire vite, dans l'autre sens, le bateau, le grand large, la rade, débarquer, le plein d'essence, les pneus à vérifier, un coup de balai mouillé sur le pare-brise opacifié par le sable collé, la route nationale, l'autoroute, la nuit qui s'avancait, toi, concentré, moi, ma main caressant ton cou, ou l'inverse, tous les deux encore un peu corps à corps pour quelques heures, et puis les lumières de la ville, la Tour Eiffel, impossible de la rater, et son laser, la séparation, à demain oui on s'appelle. Moi, sourcils froncés, visage fermé, toi, toujours doux et tendre, tempéré, jamais indifférent.

Après, chacun de son côté, à nouveau, toi, reparti résoudre des pannes d'acier dans des usines du monde entier, moi, sillonnant la France avec ma robe noire et mes dossiers de la misère humaine sous le bras, et le téléphone, et ta voix, au loin, tout près de mon oreille attentive, et mon écho rassurant sur demain, bientôt, notre îlot. Ne rien programmer, ne pas faire de projets, après demain était déjà trop loin. Pas possible, probablement.

Et pour cause. Parce que l'inattendu, l'impensé ou l'impensable comme la violence d'un éclair avant le coup de tonnerre. Encore que, moi, l'instinct, là-bas, à Osaka, au moment de cette fulgurante rencontre, impensable et impensée elle aussi, et au creux de mon cœur soudainement exalté, un serrement fort comme un présentiment, et toi, rien vu, rien vu venir.

Tout s'est accéléré. Toi, je suis arrivé ce matin à Kuala Lumpur, je ne me sentais pas bien, je suis allé à l'hôpital, on m'a fait des examens, on veut m'opérer sur le champ, je descends au bloc dans quelques minutes, moi, mille questions en une, inutiles, et soudain la sensation de devoir n'être que là, à l'écoute faussement sereine, présente, de loin, mais tout près, comme avant, comme l'un contre l'autre, comme l'un pour l'autre.

Quand je t'ai accueilli à l'aéroport quelques jours plus tard, tu avais comme toujours un grand sourire, un somptueux bouquet de fleurs d'orchidées couleur fuchsia étincelantes dans tes mains, un peu tremblantes,

moi, je voulais te serrer fort dans nos bras à tous les deux, toi, une douleur au niveau du ventre t'a fait légèrement reculer.

La suite, une succession d'attente, de frayeurs, de diagnostics, de pronostics, de pas de place là, là oui une chambre d'hôpital, déjà froide, des branchements, une autre opération, des montagnes de médicaments, des questions sans réponse, moi, tout à toi, toi, continuant de sourire au moindre rayon de soleil comme un miracle sans cesse renouvelé, dans la faiblesse de ton corps vacillant.

Une nuit de nouvel an, envahie d'une tristesse qui n'en finissait pas, et d'un acharnement seconde après seconde à vouloir en faire autre chose, de cette dernière nuit, une pareille à celles d'avant, à notre première nuit blanche et japonaise, au Righa Hôtel, neuvième étage, vue sur la ville. Quatre années passées, déjà, dépassées, et toi, maintenant enseveli par un traitement lourd, et moi, ne cessant d'apporter de la lumière là où l'ombre s'avavançait, inexorablement. Une longue nuit, à contempler le ciel sans étoiles, à fixer nos regards sur des photos que tu avais fait tirer sur papier glacé, de toi et moi, de moi et toi, là-bas, dans notre refuge, et ailleurs, aussi, avant, avant Kuala Lumpur. Toi, ton corps qui faisait signe d'un départ, douloureux, et moi, mon corps qui prenait les coups de mon cœur, abimé. Une nuit calme, nous deux enlacés, bras et jambes enlacés, emmitouflés dans une couverture couleur des orchidées de l'aéroport, silencieux, comme avant sur le bateau, au grand large.

Ces marguerites Princess Yellow que je t'ai apportées dans la chambre de tes dernières heures ont illuminé ton regard, déjà assombri, ce regard que tu as soudain dirigé droit devant le mur blanc qui te faisait face.

Ce dernier échange, toi, il faudra un jour le nommer, moi, nommer quoi, toi, nommer cet espace-là , grand, très grand, qui est devant moi. Le temps de chercher un nom -impossible, inexistant – pour ce que toi, tu avais vu, et pas moi, tout était fini, pour toi, pour nous.

Je suis partie, très vite, sans rien emporter, périphérique, nationale 118, autoroute, un arrêt pour l'essence, rouler, rouler, plus vite qu'avant, retourner, vite, là-bas, tout de suite. Péage, nationale, radars, arrivée nuit tombée, garée sur le parking de la gare maritime, endormie, effondrée. On cogne à la vitre, il fait jour, un membre de l'équipage me dit que le premier bateau est sur le point de partir. Embarquer, rester sur le pont, enlacé dans mes bras, à scruter l'horizon, on ne sait jamais, un mirage, débarquer, courir, courir, s'affaler sur le sable mouillé de la crique déserte,

Là, pleurer, pleurer les joies, les rires, les gestes tendres, les sourires, les désirs, les plaisirs, la nudité des sensations et des sentiments, le jeu de la vie à deux, dangereux, les vrais doutes, les fausses certitudes, les silences, les absences, les désaccords, les déploiements des corps, les étreintes, les baisers, les caresses, les mots glissés sur l'oreiller.

J'ai tout donné à la mer, pour que les vagues ne me renvoient que l'absolu mystère de la vie et de la mort. Et ta voix, dans la mienne, aux cordes silencieusement entrelacées.

Des roses et du jasmin

On ne peut pas se tromper. Sur la porte, avant d'entrer, juste à hauteur du judas, collée sur le bois peint en blanc, une photo d'elle, souriante, et en dessous écrit à la main sur un carton blanc, son prénom. La porte a une serrure mais qui ne sert jamais. Sauf il y a quatre ans, on a enfermé des êtres humains, en âge de mourir de vieillesse, par peur qu'ils meurent de contamination. Certains sont morts, assurément, de solitude, d'angoisse et de chagrin. Elle, elle n'était pas encore arrivée là.

Quand on pousse la porte et qu'on on vient la voir à l'heure de la sieste, c'est elle qu'on voit, en premier, sur la droite. En baissant les yeux, on croise une table de chevet, identique à celle des chambres d'hôpital. Couleur et matière d'un blanc froid. Sobre, utile, sans plus. On n'a pas pu installer sa table de chevet à elle, pas assez de place.

Dessus, c'est encombré, à cause de ses crises d'asthme.

Un inhalateur Omrone X103 à haut débit avec tube à air et embout buccal

Un concentrateur d'oxygène Amoxis 7l avec des longs tuyaux

Un exerciceur pulmonaires Malenci avec à côté une petite boîte ouverte contenant 3 minuscules boules d'acier et deux embouts

Le lit occupe presque la moitié de la surface de la pièce. En basique harmonie avec la table de chevet. Comme on en voit des semblables dans les chambres hospitalières. Elle dort, paisiblement. Elle respire, lentement. Son châle en crochet rose autour de sa poitrine et de son cou, une couverture, sans couleur définissable, sur elle. Deux oreillers pour soutenir sa tête, devenue fragile, si fragile. Ils sont tout neufs, blanc comme neige.

Sur ce mur à droite, blanc, comme les autres, à hauteur de son regard quand elle est couchée, des photos, des grandes et des photomaton jaunies, des dessins, des petits mots. Un patchwork d'amour mal fagoté, plein d'intentions, d'attention. Les deux. De tendresse aussi.

Face au lit, la télé, branchée mais en sourdine, avec sa télécommande, posées sur un meuble bas sorti tout droit d'un de ses magasins glauques où on se perd facilement. Elle avait chez elle un magnifique meuble en chêne comme on n'en fait plus. Lui aussi, trop large, trop long, trop grand pour sa nouvelle si petite maison.

La fenêtre, juste en face de la porte, comme pour faire un courant d'air pour les êtres et les objets qui font ici trois petits tours et puis s'en vont. On dirait que les fleurs du jardin, foisonnantes, des roses et du jasmin, vont entrer, inonder la pièce de couleurs et de senteurs. Si on laissait le jardin en friches quelques mois sous une belle pluie, elles y parviendraient. On est au rez-de-chaussée. Pas haut à grimper.

Sur le mur de gauche, une porte coulissante, fermée. On entend des gouttes d'eau se noyer dans le lavabo, ou ailleurs, peut-être.

A la suite, un grand placard, vraiment grand pour une si petite dame qui rétrécit à vue d'œil. On a donné avant son arrivée la liste de ce qu'il doit contenir et c'est très précis.

TROUSSEAU A L'ENTREE (FEMMES) A LA MAISON DE RETRAITE (EHPAD) INVENTAIRE	QUANTITE REMISE A L'ENTREE	OBSERVATIONS DE LA LINGERE
---	---------------------------------------	---------------------------------------

LITERIE

1 oreiller

Les draps et taies d'oreillers sont fournis par l'établissement

LINGE

6 serviettes de table

1 sac à linge

Les serviettes et gants de toilette sont fournis par l'établissement

SOUS-VETEMENTS

4 soutien-gorge

4 combinaisons

12 culottes

6 collants ou paires de
bas

6 chemises de nuit

VETEMENTS D'INTERIEUR

2 robes de chambre (une

légère, une plus chaude)

2 paires de chausson

GARDE ROBE

4 jupes ou robes

6 chemisiers ou polos

2 gilets manches longues

2 gilets manches courtes

POUR LES PERSONNES INCONTINENTES ET ALITÉES

3 Turbulettes (style baby
gros d'une pièce)

AFFAIRES DE TOILETTE

1 brosse à dents

1 brosse

1 peigne

1 coupe-ongles

1 brosse à ongles

DIVERS

**1 ventilateur en cas de
grosse chaleur**

Comme il restait de la place, on a déposé tous les bibelots et autres petites choses sentimentales qu'elle aimait avoir chez elle, sur ses étagères, dans ses tiroirs. C'est son grenier à elle, avec tous ses trésors, de guerre aussi. La croix de combattant de son père, la carte de STO de son frère, et bien d'autres secrets. Le bâtiment est vieux mais refait à neuf. Le sol est en lino gris bleu, la porte ne couine pas, on ne l'a pas réveillée en partant. Elle dort. La main sur sa poitrine. Des poumons en très mauvais état. Alors elle dort souvent, longtemps. Quand elle se réveille, elle sourit à la vie. Elle n'a plus peur de la faim, des bombes,

elle a pénétré un autre monde. Elle connaît encore par cœur ses tables de multiplication. Alors on joue des heures à compter ensemble, le temps passe vite. Pour elle, le temps semble ne plus exister.

Porte refermée, un regard à nouveau sur la photo. Son sourire continue d'éblouir et dessous c'est écrit : Ginette.

*La passe sans porte **

Passer par une porte qui n'existe pas pour les autres, qui est là juste pour soi, que les autres sont incapables d'apercevoir, de discerner, et même de s'en faire une idée. Savoir qu'on est seul au moment de franchir le seuil. Pouvoir s'avancer vers l'autre côté, en sentant qu'on n'est quand même pas tout seul. Ni derrière, ni devant. La chose est indicible, alors imaginer.

Elles sont deux.

L'Une est dans un lit, pelotonnée dans de chaudes couvertures, telle une enfant presque endormie, la tête déjà lourde sur l'oreiller, le souffle lent et sifflant. Elle l'attend. L'Autre arrive, essoufflée, s'assoit, fébrilement, sur un tabouret tout près d'Elle, penche sa tête pour mettre ses yeux dans les siens, prend sa main. C'est la première fois que chacune d'elles se trouve dans cette singulière situation.

C'est l'Autre qui parle. On ne sait pas si Elle écoute encore. L'Autre, avec une voix douce, telle celle qui apaise les nouveau-nés, lui murmure à l'oreille des images d'un autre monde, un monde secret, tranquille, immense. Elles sont reliées, l'Une a sa main, froide, dans celle de l'Autre, moite, aimante. Les yeux dans les yeux, l'Une et l'Autre pourraient comme voir à travers l'une de l'autre, ce qui se joue, invisiblement, en silence.

Elle ne bouge pas, son souffle devient de plus en plus lent, de moins en moins audible. L'Autre continue de lui serrer, presque un peu trop fort, la main, ne parle plus, lui caresse le visage, devenu blanc pâle, comme les draps du lit. C'est la dernière fois qu'elles sont, ensemble, dans cette configuration. Elle couchée, et à côté d'elle, une présence, rassurante, celle de l'Autre qui lui sourit.

Quelques instants ou quelques heures plus tard, c'est fini. On dirait que dans cette pièce, fenêtres et porte fermées, baignée d'un soleil printanier, une brise légère vient de passer entre ses cheveux, blancs, à Elle. Elle n'est plus là.

L'Autre, là, n'est plus qu'une.

*La Passe sans porte – Wumen Huikai ; trad. du chinois par Catherine Despeux

Circulez il n'ya rien à voir (3)

Elle ne la regardait pas combien en voulez-vous aucune réponse audible pourtant il n'y avait pas encore de vacarme dans le marché couvert à cette heure c'était la bonne heure on entendait bien quelques bribes de phrases par ci par là , des formules à l'emporte-pièce, des mercis timides, des bonjours endormis alors vous en voulez combien elle leva les yeux vers la cliente deux mains lui répondirent avec des gestes peu communs et surtout un signe sur la bouche je suis sourd muette ça voulait dire ça elle le venait de le comprendre d'accord un kilo de tomates j'ai compris je vous mets celles-là ou les plus grosses elle lui parlait maintenant elle aussi avec ses mains et leurs regards se croisèrent sans besoin de dire quoi que ce soit.

Ça se voit non, est-il besoin de le dire, nous sommes tous des handicapés de quelqu'un ou de quelque chose.

Circulez il n'y a rien à voir.

Ce n'est pas toi, sur la photo

Ce n'est pas toi sur la photo. Je ne te reconnais pas. C'est une femme obèse, on dirait aujourd'hui en surpoids. Tes joues sont bouffies et rebondies sur tes yeux, des yeux comme en pleurs, les larmes en moins, enfouies. Ton visage sur cette photo est perclus de désolation. Même ton sourire ne veut rien dire. Rien dire de toi, de la mère qui m'a mise au monde, de la femme au corps décharné que j'ai pris doucement dans mes bras quand tu es partie, loin, tellement loin, que depuis je ne t'ai jamais revue.

Sentie parfois, le temps d'un léger courant d'air sur mes épaules, fatiguées, ou quand je danse. Tu aimais tellement que nous dansions.

Cette photo est celle d'une femme qui, quelques mois auparavant, avait avorté, une fausse couche comme on disait, de deux êtres, bien vivants, pas encore prêts, deux fœtus jumeaux, des vrais. De ce drame, une ordinaire tragédie à cette époque, tu ne m'as jamais parlé. De cette arrière-boutique de couturière, de ces aiguilles à tricoter, l'infection, les douleurs et la peine, ta peine immense. C'est ton mari, mon père qui m'a raconté. Pas tout dit. Tu avais pris du poids, comme une femme enceinte, mais sur la photo tu ne l'étais pas, tu ne l'étais plus. Exit in utero, tu t'étais fabriqué une grossesse dans la tête et la chair.

J'ai su aussi que tu étais tombée. Fracassée, que tu avais

chuté. Plus bas que terre, au fond du trou et tu ne voulais plus en sortir. Et plus tu t'enfonçais, plus tu gonflais, de partout. Lui, qui n'était pas encore ton mari, ne savait pas quoi faire. Il savait que tu avais voulu ce geste, incisif, tranchant, définitif, mais il m'a assuré n'avoir jamais su pourquoi.

J'ai depuis ressassé cette question. J'ai renoncé.

Le temps a passé, une poignée d'années, un mariage. Une naissance. Un fils, qui a illuminé ta vie de devant. Vous vouliez aussi une fille. Je suis là.

On a fait ensemble un bon bout de chemin.

Sur toutes les photos d'après, tu es belle. Une beauté à ravir. La taille fine, tes mains sur les hanches, les yeux rieurs, et ce sourire du courage qui a construit et embelli ma vie.

Celui qui a pris cette photo n'a rien vu de cette blessure, ou rien voulu voir. Sinon, il n'aurait pas commis cette indécente mise en lumière. Tu n'as jamais fait disparaître cette photo de toi qui, pour moi, n'est pas toi. Je l'ai trouvée dans tes cartons, en vidant ta maison. J'ai juste eu le temps de demander à ton veuf, mon père, de me dire, de me faire savoir qui était cette femme, là, que je ne connaissais pas. Avant qu'il meurt. Alors j'ai su. Depuis je me suis demandée s'il n'avait pas inventé, avant de disparaître lui aussi, cette histoire de mort-nés. Il avait eu un frère jumeau, retrouvé sans vie, un matin d'hiver, dans

la chambre d'à côté. Ils avaient deux ans.

Était-ce vraiment toi ? Et où est-elle cette photo maintenant ? Avec des papiers, précieux, que j'ai gardés ? Je ne sais plus. Si je la retrouve, quand je la retrouverai, je la reconnaitrai. Cette autre que toi.

Ils ont fait comme si...

Le médecin avait demandé à la voir sans son mari après les derniers examens qu'il venait de passer à l'hôpital. Je voulais vous voir seule car j'ai vu que votre mari n'est pas prêt à entendre ce qu'on a à lui dire sur son état de santé et l'évolution de sa maladie. Il faut que vous soyez forte et... La femme s'était assise juste sur le rebord de la chaise, en face de lui, avait gardé sur elle son manteau, son foulard autour du cou, son sac sur ses genoux. J'veux pas savoir, docteur, j'veux pas savoir. Pour que je tienne, j'veux pas savoir. J'ai des yeux pour voir et même sans comprendre les analyses avec des mots barbares qu'on a reçues, j'ai tout saisi. Mais j'veux pas savoir, j'veux rien savoir de plus. Vous allez faire votre métier, je ferai ce que j'ai à faire, je n'ai pas besoin de savoir. Merci Docteur. Ils ont tenu neuf mois, le temps d'une naissance. Elle, toujours souriante, toujours belle pour lui et lui, se montrant toujours amoureux et même effondré de fatigue, attentionné. Ils ont joué le jeu. Le jeu du je sais que tu sais que je sais. Mais on va jouer à on fait comme si on ne savait pas. Après cet hiver où, maigrissant à vue d'œil, tu as eu tellement froid qu'on avait dévalisé le magasin en chauffages d'appoint, il y a eu ce beau printemps, rayonnant, tu ne sortais plus guère, entre les soins à domicile et cet épuisement qui te rongait, ce printemps revenant où tu avais eu la force de me faire livrer, pour mon anniversaire, mes fleurs préférées, des pivoines rose pâle et des fuchsia aussi. Tu m'avais demandé d'acheter une Platine Vinyl tu voulais

tout savoir tout entendre sur l'opéra, tu n'en avais jamais eu le temps ou l'envie, avant. Un soir, je suis revenue avec l'appareil flambant neuf et une collection de 33 tours à faire pâlir les jeunes collectionneurs. Tu passais des journées entières dans le salon, allongé sur le canapé, et, faute de pouvoir te nourrir, tu avalais la musique, tu la dévorais. Quand je voulais te dire que ta mère avec qui tu étais fâché avait appelé pour prendre de tes nouvelles tu me disais j'veux pas savoir. Pareil pour les nouvelles du monde ou des voisins. Tu es parti un jour d'automne qui, en jouant à l'été indien, comme toi semblait vouloir ralentir sa course vers les feuilles mortes et les nuits noires. Il faisait chaud dans cette chambre d'hôpital, c'était bon ce cocon qu'on avait bâti dans un lieu si austère. Je veillais sur toi jour et nuit. Un matin, tu as pris ma main, tes yeux, déjà brumeux ont croisé mon regard sanglotant, et au même moment, dans une instinctive synchronicité digne d'un dialogue intime mille fois répété, on s'est dit merci. On savait que c'était fini.

Marque page

En vidant la maison après sa mort (1), on a retrouvé des centaines de photos en papier glacé, couleur et aussi noir et blanc (2) de son passé, dépassé, qu'elle glissait dans les livres de sa bibliothèque emplies de romans (3). Manière peut-être de les garder vivantes, à l'abri, entre des pages complices. Manière de faire resurgir la mémoire (4) quand il lui prenait l'envie de s'embarquer dans une histoire. Manière de tomber sur des traces de vies d'avant devenues marque pages (5). Sur le lit, deux oreillers, l'un, vide, encore marqué du poids de sa tête, endormie, avec le corps parti. Sur l'autre, un livre ouvert, à l'envers. Sur une double page, la photo d'une maison délabrée, deux volets fermés, au milieu d'eux une porte métallique noire avec cette inscription à la peinture blanche « NE CASSEZ PAS CETTE MAISON » et de chaque côté les deux silhouettes blanches de Jérôme Mesnager qui empêcheraient la façade de s'effondrer. En marge de l'image couleur sépia une légende « Paris XX Rue Gasnier-Guy ». Une photo dans un livre comme un marque page, un message à lui tout seul.

- (1) Elle avait tenu bon jusqu'au bout de l'ultime nuit pour mourir entre ses quatre murs, des murs épais en pierre, humide l'hiver, chaude l'été. Une maison à la lisière de la forêt. On y venait dès qu'on pouvait, elle préparait de la tisane de romarin, on s'installait sous la tonnelle à regarder virevolter les hautes herbes du jardin qu'elle ne

voulait jamais couper. Elle a réussi son pari, on l'a trouvée un matin, endormie pour la vie, dans son lit.

- (2) Aucune image de son enfance pendant la guerre, aucune non plus de son père, postier ambulant qui aidait, à la gare de l'Est, des juifs à passer d'un quai à l'autre pour se sauver, une seule de sa mère, sévère, quelques photos au bord dentelé avec le nom du photographe et des personnages dont elles ne nous avait jamais parlé. Les photos couleur étaient de toutes les époques, on la voyait en tailleur et hauts talons, et aussi en jean et chemisier à fleurs, fumeuse, cheveux longs, cheveux courts et blonds puis blancs, avec ses enfants, petits, devenus grands, et puis aussi avec ses petites filles. On a pu deviner des paysages des îles lointaines, ensoleillées, et d'autres d'Irlande ou d'Écosse. On a trouvé en pagaille des photos d'arbres, à toutes les saisons, on n'a pas pu tous les identifier. Toutes ces photos avaient en commun de n'avoir au dos, aucune date, aucune empreinte.

- (3) Des romans d'hier et des plus récents, en format poche le plus souvent, empilés, mal alignés, débordant de partout, des noms célèbres et des moins connus, des séries. Pas de livres de poésie, elle qui avait passé son temps à la faire rimer, la poésie de sa vie, de ses tragédies. On a découvert dans sa chambre qu'elle les avait, devant ses yeux, depuis son lit, sur une étagère, bien rangée, bien garnie et aussi une pile, chancelante, sur sa table de nuit.

- (4) À la fin, certains, des médecins aux infirmières lassés d'aller si loin après le village pour une ordonnance ou une prise de sang, arguaient une maladie, celle qu'aujourd'hui tout le monde craint et qui avant 1906 – date de son « découvreur » – n'avait pas de nom. Il y avait toujours dans les familles solidement groupées, jamais

éparpillées, une mamie, avachie dans son fauteuil qui « perdait la tête », comme on disait et dont on se moquait. Maintenant il suffit de laisser voir quelques trous dans sa mémoire pour être catalogué Alzheimerisé, traité comme tel, et évincé de la société. Elle a résisté aux moqueurs et manipulateurs. Elle riait de ses amnésies, ne s'intéressait plus qu'au présent et narguaient les pseudo sachants. Elle avait eu peut-être de bonnes raisons de faire la part belle à l'oubli de chapitres, indicibles, de sa vie. On avait eu quelques confidences, qui le resteront.

- (5) Le marque page est un objet insolite. Soit il porte bien son nom parce que fabriqué pour son usage. Offert avec un livre à la librairie, en carton, en bois fin, décoré, acheté comme tel étiqueté. Soit il est fait main, fait maison. Un bout de papier déchiré quand on est pressé, un ruban, une plume d'oiseau, une feuille séchée. Les images de morceaux de sa vie étaient dans ses livres, qui marquaient une pause ou une mise à l'abri. Ses livres s'ouvraient sur ces photos qui lui racontaient les histoires de sa vie, à elle.

Se désencombrer

Je sais plus depuis combien de temps elle est avec moi, chez moi. Cela remonte à, curieusement, bien avant leur mort. L'avais-je dérobée, petite, à mes parents et gardée, secrètement depuis toutes ces années ? Ma mère me l'avait-elle donnée quand elle avait décidé de faire un grand tri dans sa maison, dans ses papiers ? Cette photo est encombrante. Un format de juste après-guerre, trop grand pour une boîte, un papier trop épais pour être, en quatre, en huit même, plié. Qu'en faire maintenant ? L'exposer, une première et dernière fois, avant de...



Post mortem mémorandum

Frère. *Seuls à deux. Essoulés. Courageux. Deux pour un, un pour deux. Courage seul, seuls et courageux. Rire de tout. Tout seuls en rire, rire à deux. Courage de rire, seuls, rire du courage à deux. Essoulés et rieurs, tout le courage dans les rires. Deux et essoulés, deux et courageux, deux rieurs. Deux rieurs courageux essoulés. Rieur, meurt avec courage. Essoulée, rieuse à jamais.*

Echange dans le silence.

Ta main sur mon épaule.

Mère. *Déplier les plis des mots repliés. Ouvrir les tiroirs remplis de mots pliés. Déliaison des mots enfermés. Ouvrir un passage entre les mots liés dans les plis. Et un jour passer sur les pavés mouillés, dans les manèges enchantés, avec les bruits et les lumières du jour, et faire avec, ensemble, ensemble, bras levés et tête haute, donner, donner, joie, être-joie envers et contre tout, être joie jusqu'au bout, au bout, au bout, soupir, et des bras, là, pour le passage, une dernière fois, premier jour du printemps.*

La joie en éclats

Un sourire près des marguerites du jardin

Père. *Fuite en avant. Enfui. Fuir l'arrière. S'enfuir de la marche arrière. Se fuir d'arrière en avant. Marcher, courir sur sa fuite, en avant. Avant, marche, avant marche, marche avant, fuite, s'enfuir, marcher, courir. Fuite éperdue, perdue de tout, courir après la lumière, fuir à se perdre, oublier, marcher, routes sans carrefour, chemins sans fin, droit dans le mur. Revenir en arrière, tard, trop*

tard, première et dernière marche arrière, une nouvelle tombée, sur le pavé mouillé, écrasée.

Aucun écho

Même de là-haut.

Amant. Regards croisés, posés, redressés. Corps à cœurs blessés. Blessés à cœur ouvert. Corps à corps ouverts, enlacés. Langues offertes sur cœurs ouverts, blessés. Blessures du cœur pansées par corps ouverts, offerts. Corps langage pour cœurs blessés. Langage cœur à corps ouverts. Cœurs offerts sur langues blessées. Cœur à cœur, corps à corps, blessés, ouverts, enlacés, pansés, offerts. Langue, langage. Tangage. Corps abîmé. Arrêt du cœur.

Une voix Pour l'éternité

Gravée.

*Pour la liberté que tu défends, par les armes,
déposées*

Le poing levé, je crie ton nom, liberté

Moi, à ta place... qui parle là ? qui ne sait pas que des mots comme ceux-là, en face de moi, sont... **c'est pour toi que je dis ça** ...dangereux... s'entrechoquent, cognent contre mes tempes, se noient dans ma boîte crânienne... le cerveau gauche n'arrive pas à contrôler... le droit est perdu dans un tsunami, le reptilien fait mine de rien, n'en pense pas moins... des mots valise se déversant... dans un torrent boueux dévalant les bords du cou, longeant les épaules, les bras, prenant toute sa puissance au niveau des poignets, jaillissant dans les mains qui façonnent, au pied levé, des poings... fermés... guerriers... prêts à cogner... On est bien éduqué, alors... on inspire... et on ferme les écouteilles. Parce que... la place du marché, la place de l'église, la place Vendôme, celle de la Bastille, même déplacée... on peut les identifier, en faire le tour et plus encore, accéder, dans les livres ou sur les pierres, à leur passé, leur histoire d'hier et d'avant hier. Qui peut savoir qui je suis, *Moi*, d'où je viens où je vais... Qui peut savoir à ma place ce que j'aurai dû faire, ce que je dois faire, ce que je devrais faire... qui sait où est ma place... dans la société avec ses règles, ses conventions, ses conditionnements, ses sens uniques, ses accès interdits ... ma place ...dans ma famille avec ses

règles, ses conventions, ses conditionnements, ses sens uniques, ses accès interdits... ma place... dans la file d'attente de mes pensées, mes préjugés, mes désirs, mes torpeurs, de mes culpabilités... ma place, personne n'a le droit de la prendre, même pour un instant, comme ça en passant, histoire de donner à voir qu'on sait mieux que moi... comment j'aurai du faire, où je dois le faire, avec qui que quoi je devrais le faire... Je veux choisir ma place à tes côtés ou loin de toi, ma place de cinéma, ma place dans le lit et sur le canapé, la place de mon nom sur la boîte aux lettres, sur la couverture de mon dernier livre, ma place au restaurant sans passe-droit, ma place dans le sens du train côté fenêtre, ma place à la table bruyante des repas de famille et des professionnelles négociations, sur les barricades entassées de pavés démontés des révolutions, ma place près de ton cœur et dans tes bras, ma place, aléatoire, dans le couloir, obligatoire, de la mort, ma place au cimetière, sans croix ni bannière, ou celle de mes cendres à répandre.... Je refuse qu'on parle à ma place, qu'on ordonne à ma place, qu'on décrète, qu'on légifère, qu'on taxe et qu'on impose, qu'on dispose.... si la vie est un cirque alors ma place est sur la grande piste à faire rire ou pleurer avec l'Auguste et le clown blanc ou dans les airs, envolée, avec les acrobates insouciantes... si la vie est un jeu alors ma place est sur le cheval bleu qui avance, un deux trois quatre cinq six ... je refuse de jouer le dé qu'on jette à la volée, et qu'on perd sous la table... je ne veux pas qu'on décide à ma place si... je dois... ou pas... me coiffer, me pomponner, me couvrir l'hiver et me dénuder l'été, rouler à vélo, marcher à pied, tondre ma pelouse, couper mes arbres, cacher mes cernes, décider de me laisser vieillir, me faire soigner, opérer, vacciner,

amputer, transfuser, ponctionner, greffer, me laisser mourir...Ma place est si fragile... elle ne tient qu'à un fil, deux peut-être, un blanc un noir, que je tisse régulièrement avec des nœuds marins pour ne pas que ça lâche...n'y touchez pas... et même si parfois vous voyez que je ne sais pas, que je ne sais plus... où est ma place...que je vacille, que je perds pieds, que je glisse, que je vais dans le mur, que je fais du surplace aux carrefours de ma vie...laissez-moi chercher, douter, tâtonner, essayer, échouer, naviguer, me poser, ne rien faire...ne croyez pas qu'à la place où je suis aujourd'hui vous m'y retrouverez demain, à la même place, exactement... vous ne savez rien de moi, rien qui pourrait, même si vos sens étaient aiguisés comme les épines du rosier, vous faire ressentir, juste comme une brise d'été, jamais dans leur immensité, insondable, le poids de mes douleurs, le fond abyssal de mes erreurs, l'espace infini de mes existentielles interpellations, l'incessant va et vient de mes hésitations, le vacarme de mes injonctions, l'acharnement de mes rêves, la confrontation de mes réalités, l'obstination de mes convictions...ne venez pas marcher sur mes plates-bandes, mes prairies cachées et mes déserts enfouis...ne touchez pas à ma place, celle qui est au chaud, en moi...là... où rien de l'extérieur ne peut se laisser voir, mon refuge, mon île à moi... ne cherchez pas à vous mettre à ma place, la place est prise avec son château fort son pont levis cadenassé ses tours gardées... retournez à votre place, et restez-y, celle que je ne connais pas, que je connaîtrais jamais...parce que je suis, tu es un autre... que je ne saurais jamais qui tu es, vraiment, au-dedans... pas même toi, mon amour, qui a pris un jour...la place du mort.

Chacun sa place, et les chiens n'auront plus besoin d'être gardés. Le poing levé, je crie ton nom, liberté.

*Dix sept traces de doigts sur la peinture
encore fraîche*

Parce que si pardon un jour peut-être, oublié jamais
Parce que demain peut se prendre pour hier
Parce qu'aller chercher des images, plus loin derrière, et
plus encore, ce sera pour plus tard
Parce que laisser une trace quand la peinture est encore
fraîche
Parce que...

1.L'orchestre improvisé de casseroles le soir à vingt
heures et puis. Plus rien

*Ecouter Bach, ou Beethoven, ou Mozart, ou qui tu veux et que la
musique nous prenne « comme une mer »*

2.Face caméra « greffer un non vacciné c'est gaspiller un
organe », « on vous vaccinera de force... emmenés par
deux policiers... », « des racailles des contamineurs
conscients d'avoir le sida des violeurs de jeunes filles »,
« être libre c'est être libre d'obéir au risque d'être mis au
ban de la société » etc., etc., etc., etc., etc.

Laisser passer, comme les nuages, se connecter aux ondes Alpha

3.Les rayons des jouets et des sous-vêtements des
supermarchés barricadés par des banderoles rouges de

sécurité

Remercier d'avoir rappelé que la surconsommation est mauvaise pour la santé

4.L'oubli de la langue française et le syndrome du « Click and Collect »

Continuer à s'écouter parler vrai pour comprendre ce qu'on dit

5.A la pharmacie, les montagnes de boîtes de masques qui affichent en minuscules une efficacité bactérienne mais aucune protection virale

Ni dieu ni maître, même pas peur

6.Ruée au rayon papier toilette du supermarché, bousculades à gogo

Retrouver la vidéo de François Bon qui déclame du Rabelais et l'art de s'essuyer le derrière pour une diffusion grand public à heure de grande écoute lors de la fabrication de la prochaine pandémie

7.Propagande publicitaire avant les fêtes de Noël pour séparer les vieux des jeunes, et réciproquement, et isoler, vraiment, les torchons des serviettes

Attendre le printemps et remercier des herbes folles, luxuriantes, jamais vues, impertinentes à souhait qui envahissent les rues, les chantiers arrêtés, les villes anesthésiées

8. Les cris dans une salle d'hôpital d'une femme qui refuse d'accoucher avec un masque sur le nez

Naitre ici et maintenant et faire avec

9. Bis repetita propaganda amie complice du mensonge « tous vaccinés tous protégés »

Ne jamais oublier que mon corps m'appartient, à la vie, à la mort

10. Fermé, ouvert, fermé, ré-ouvert, le parc, désert, d'à côté.

Regarder le ciel, même couvert, toujours ouvert.

11. Manger assis, boire debout, ou l'inverse, ou alternativement, ou interdit même d'entrer

Rester chez soi, se faire des bons petits plats, manger couché, dormir debout

12. Un banal jeudi soir en région parisienne qui tourne mal, sept cent kilomètres d'embouteillages ou l'insolite d'une évasion collective avant même le premier jour de détention en semi-liberté

Revoir en boucle la Traversée de Paris, prendre un somnifère à effet prolongé

13. Peur silencieuse et tétanisée d'être contaminé dans les files d'attente des centres de dépistage

Dansez, chantez, aimez, embrassez qui vous voulez

14.L'imprimante qui refuse de vomir le formulaire d'attestation de déplacement dérogatoire

Rouler la nuit dans les rues désertes et chanter à tue-tête vitres ouvertes « nous sommes invisibles aux forces de l'ordre ! »

15.Du Doliprane... prenez du Doliprane, que du Doliprane !

Planter des graines d'Artemisia, en donner aux voisins, s'enivrer de tisanes amères au miel d'eucalyptus et rire de la folie ambiante à s'en faire pipi dessus

16.Les longues conversations au téléphone avec cette amie suspendue, exclue, renvoyée, fichée, pire que persona non grata, paria, au bord de l'irréparable

Afficher sur les murs des villes et des villages les trois mots du triangle de Karpman bourreau/victime/sauveur

17.Des parents épouvantés à qui on refuse l'accès aux urgences avec leur fils gravement blessé. Les pas piqués au piquet.

Apprendre d'urgence la télépathie pour les temps à venir

Apprendre du passé

A prendre ou à laisser

Prendre et dans ses bras l'enlacer

L'invisible souffle de la liberté

Terra Incognita

C'est un pays qui a sur la carte du monde la taille d'une tête d'épingle. Pourtant quand on est dedans, on se croirait comme dans une fourmilière. Beaucoup de monde partout, mais aucune suractivité des habitants dont les gestes, le regard, l'allure générale sont, pour qui arrive ici sans être prévenu, déconcertants. Le premier mot qui vient à l'esprit en les écoutant parler, en les regardant bouger, est congruence. C'est cela, oui, une espèce d'harmonie entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, et on en déduit entre ce qu'ils pensent aussi. En se renseignant un peu, on apprend que chaque adulte, quelque soit son âge, son genre, son activité, est doté d'une pleine et entière responsabilité, il n'existe aucune délégation de pouvoir, que des décisions individuelles ou collectives, pleinement discutées, assumées, modifiées.

Les routes. Quand on franchit le pas sur une des routes qui sillonnent cet endroit, la surprise est à son comble. Pas d'embouteillages, pas de bruit ou si peu, des voitures, petites, des deux roues, des vélos, des trottinettes, des minibus, tous roulent à une allure qui n'est ni lente ni rapide et se croisent, se dépassent, se suivent sans la moindre dangereuse accélération ou un intempestif freinage. Les piétons marchent sans crainte, aucune. On assiste à une danse, c'est cela qui saute aux yeux. Il n'y a aucun marquage au sol, aucun feu de croisement, aucun panneau et tout se passe bien, très bien même

Les relations. C'est du même acabit. On pratique la communication non violente à tous les étages, entre toutes les générations, dans les tous domaines. Du « OSBD » comme ingrédient permanent dès que deux personnes au moins sont en lien verbal ou non verbal et que par un mot ou un geste la fluidité de la relation peut être endommagée : Observer la situation sans jugement, ressentir ce qui se passe en soi et exprimer ses Sentiments , définir et exprimer son Besoin, formuler une Demande. Cela nécessite peut-être du temps, pour se faire comprendre et être entendu, mais ici le temps n'est pas de l'argent, le temps c'est le présent en continu. Ainsi les désaccords ne sont que des points de vue différents, et on privilégie la vue d'ensemble généreuse à l'étroit focus égotique. Voir toujours grand et loin, comme devise en somme. Dans un aussi petit pays, c'est un pari. Gagné.

Le corps. La maladie n'est qu'un mal qui dit que se présente un déficit de fonctionnement. Ce n'est pas une fin en soi à traiter comme une béquille sur une jambe de bois, on creuse le sujet de la plus petite cellule au coin caché de l'inconscient, on ne sépare jamais le corps de l'esprit, le cœur de la conscience. Ensuite on traite le terrain, on répare, on entretient.

Les enfants. Les bébés naissent tous bien portants et cela ne relève pas du miracle mais de la transmission génétique d'un état de bonne santé physique, psychique et émotionnelle des géniteurs et avant, de leurs ascendants. On cultive le zéro stress ou presque pour la future mère pendant la grossesse, pas question de faire subir au petit

en gestation quelque vicissitude avant l'heure. Pendant ce temps le père apprend tous les gestes utiles d'aide à l'accouchement qui se déroule chacun chez soi, avec en mode secours, des équipes professionnelles qui se relaient là où on les appelle. Les enfants grandissent avec leurs parents et aussi avec le soutien d'un environnement familial et ou amical proche et aussi dans la nature qu'ils apprennent à connaître dès le plus jeune âge. Personne n'est vraiment loin de personne et tout le monde se soucie de tout le monde. Le plus fort prend soin du plus faible.

Le travail. Ce mot n'existe plus dans le vocabulaire ambiant. Chacun a des activités dont il peut changer au gré d'évènements le concernant ou des nécessités collectives. On peut être boulanger dans la matinée et informaticien en soirée, plombier l'hiver et maraicher dès que le printemps montre les premiers bourgeons. Femmes et hommes œuvrent à leurs besoins particuliers et à ceux de la collectivité, avec un même esprit, l'esprit du débutant. Pas de savant, que des sachants capables de se remettre en cause, des enseignants toujours avides de transmettre et d'apprendre, aussi. On se sert des faits historiques uniquement lorsqu'il faut revisiter les pièges des erreurs du passé sur lesquels ne pas retomber. Ni dieu ni maître.

Les animaux. La question a été vite réglée. Les animaux domestiqués ont retrouvé leur liberté, leur état sauvage, pour ceux qui le sentaient. Les cochons sont redevenus des sangliers, les chiens des loups, les chats se sont répartis entre les sauvages et ceux qui ont décidé de rester avec les

habitants pour continuer à leur enseigner la télépathie, des territoires se sont dessinés naturellement et plus aucune bête, petite ou grosse, n'a été l'objet de la main sanglante de l'homme. Même les moustiques sont en paix, depuis qu'ils plus envie de piquer les humains.

La nourriture. De fait, les gènes du carnivorisme ont disparu. Les quatre saisons océaniques offrent une abondance de fruits, de graines, de végétaux, amplement suffisante parce que gérée collectivement et engrangée dans les conditions optimales pour la conservation. Les bateaux ne servent qu'à faire des promenades sur l'eau quand la mer le permet, et à passer d'île en île. Ce pays est entouré d'eau et de petits îlots avec des maisons sur pilotis reliées par des ponts suspendus.

La violence. Conscients que les gènes qui génèrent la colère puis la violence contre les autres et contre soi-même sont les plus difficiles à disparaître, les habitants ont inventé un système d'isolement volontaire pour celui ou celle qui tombe dans le piège du ressentiment, de la rancœur, de l'emportement, et toutes les dérives possibles. Il y a un peu partout disséminées sur le territoire, des petites cases en terre dans lesquelles il fait nuit noire une fois la porte fermée, mais jamais verrouillée. On y entre pour trois jours, trois nuits, sans boire ni manger. Un temps de jeûne alimentaire et de perte de repère du cycle jour/nuit pour faire bouger l'ego, pour que le mental accueille ce qu'il se passe, à l'intérieur une fois coupé de l'extérieur, et commence à composer avec la tempête des émotions et des sentiments. C'est là une expérience permanente,

jamais figée, sans cesse évaluée, aménagée, discutée, vérifiée dans ses bienfaits et ses errements.

La culture. Chaque maison contient une bibliothèque sur les thèmes, les auteurs, les genres, les époques préférés de ses occupants et tous les livres de toutes les maisons sont accessibles à tous. Ainsi on vient lire chez l'un, on emprunte chez l'autre, on partage une lecture chez un troisième. Les concerts de musique ont lieu le plus souvent en plein air, pendant les belles saisons, et alternent avec des concerts de silence. Les oiseaux ont compris que ces jours-là ils doivent aussi jouer le jeu ou aller siffler ailleurs.

On ne considère pas que la propriété est le vol dans ce système de fonctionnement individuel et collectif mais plus personne n'éprouve le besoin de détenir un bien pour lui-même. Il en use, l'occupe, l'entretient, l'échange si besoin, mais n'en tire aucune plus-value à court, moyen ou long terme. Ce vocable de comptabilité n'est d'ailleurs plus dans le vocabulaire courant.

Ce n'est pas une communauté, repliée sur elle-même, avec ses dogmes et ses règles, ce n'est pas une grande famille, même si les liens de fraternité et de solidarité sont bien présents dans les mentalités et dans les actes, ce n'est pas une secte, chacun est libre de partir et de revenir quand il le veut et ne prenant rien à personne ne doit rien en retour, les besoins des uns et des autres ne sont pas exponentiels les offres étant limitées à l'essentiel régulièrement recensé par la collectivité, les injonctions

sont des recommandations, suivies, commentées, modifiées si besoin, la violence jugulée, transmutée.

Il faudrait des heures et des heures pour continuer à faire le tour de cette drôle de maison géante à ciel ouvert, où même l'air qu'on respire a constamment le sourire, où rien ou presque n'est cloisonné pendant que l'intimité est parfaitement respectée, où il y a sans cesse des nouveaux arrivants qui ont vite fait de se défaire de leurs conditionnements pour goûter à cette nouvelle vie, où les morts sont enterrés sur une colline où poussent les arbres les plus luxuriants de tout le pays et d'où on voit la mer et l'infini des autres possibles, ailleurs, loin, sans envie, sans regret.

Est-ce que la joie de vivre règne sur ce bout de terre ? J'y suis allée, pour voir. Je ne suis jamais repartie.

Poètes vos papiers !

Des artistes, j'en vois passer dans ce cabinet d'avocat prestigieux où je fais mes classes depuis trois ans. Je travaille chez Maître Floriot, Floriot tout court comme on l'appelle, dans le milieu.

25 mars 1967. Ce matin-là je dois assister à un rendez-vous avec Léo Ferré. Le dos vouté, emmitouflé dans un manteau de laine gris, le crâne dégarni, il me salue d'un bonjour triste. Je l'invite à me suivre dans le bureau de Floriot. Lui non plus n'est pas de bonne humeur. Léo allume une cigarette, une Celtique, je lui tends le cendrier. On sait déjà un peu pourquoi il est là, on le laisse parler *je ne suis pas d'accord...mon dernier disque...mon éditeur de la compagnie phonographique française, vous voyez de qui je parle, je n'ai même pas envie de dire son nom, bon... Barclay, a jugé bon de retirer une chanson de mon disque... je ne vous apprend rien, c'est comme si vous aviez un livre demain et que votre éditeur accepte de tirer à cinq mille exemplaires et après juste avant de le mettre en vente il dit et bien on va enlever 50 pages cher ami, à ce moment-là vous ne voulez pas qu'on enlève 50 pages des cinq mille livres imprimés parce que ça coute cher d'imprimer il faut du papier du temps d'imprimeur et alors vous n'êtes pas d'accord il vous dit à ce moment-là qu'il a tous les droits il vous envoie sur les roses il dit que faut faire un procès que vous vous êtes juste un artiste que vous n'avez que votre droit moral ça fait rigoler le droit moral...il vient de résumer, à sa manière, dans une colère froide mais contrôlée, le litige qui l'oppose à Eddie Barclay qui a*

décidé de faire détruire tous les exemplaires pressés du dernier disque enregistré sur lequel figure une chanson qu'il a écrite en hommage à Édith Piaf. Léo continue *Édith Piaf je l'ai très bien connue, elle n'a jamais chanté qu'une mauvaise chanson pour moi, j'ai vu que des tas d'amis à elle très chers qui avaient beaucoup de talent et n'écrivaient rien pour elle, alors j'ai voulu lui envoyer un bouquet comme ça avec mes mots parce que c'est une femme qui avait une grande voix, elle avait le sens de la chanson elle aurait pu, comme je l'ai écrit dans ma chanson chanter du France Soir comme de l'Apollinaire... il y a des gens qui veulent la remplacer et qui font des tas de publicités, qui le disent même qu'ils veulent la remplacer .. mais on remplace personne... .* On relit ensemble le texte de la chanson en question :

T'avais un nom d'oiseau et tu chantais comme cent/ Comme cent dix mille oiseaux qu'auraient la gorge en sang/ À force de gueuler, gueuler même des conneries Mais avec quelle allure ! T'étais un con de genie/ T'étais un con de genie/ T'avais un nom d'oiseau et la voix d'Attila/ On t'entendait d'ici, on t'écoutait d' là-bas/ T'étais à toi toute seule le « Bal des petits lits noirs »/ Un Wagner de carrefour, un Bayreuth de trottoir/ Un Bayreuth de trottoir/ Et y avait dans tes mains comme une benediction/ Et comme tu t'en servais pour bénir tous ces cons/ Ces cons gentils, émus, qu'on appelle les gens/ Qui, devenant public,/ deviennent intelligents/ Deviennent intelligents/ C'est pas toujours le cas, bien sûr, même à Paris/ Les auteurs de la merde, il faut que ça mange aussi/ Toi, tu t'es débrouillée pour passer au travers/ T'aurais chanté France Soir comme de l'Apollinaire/ Comme de l'Apollinaire/ On t'a pas remplacée, bien qu'on ait mis l' paquet/ Le pognon et ton ombre, ils peuvent pas s'expliquer/ Sous les projos miracle et sous la lampe à arc/ Quoi que

pense et que dise et que fasse monsieur Stark/ Et que fasse monsieur Stark/ Arrêtez ! Arrêtez la musique !

Floriot n'y va pas par quatre chemins. *Votre affaire est perdue d'avance, regardez ce qu'il y a écrit sur votre contrat « la société Barclay est seul juge de la qualité de l'opportunité de commercialiser ou non les enregistrements de l'artiste » ... et puis votre chanson attaque nommément Stark ! l'impresario de Mireille Mathieu ! c'est indéfendable on ne peut pas gagner un procès pareil.* Léo s'emballe aussi, crie au scandale du droit bafoué de l'artiste. On dirait qu'il plaide sa cause pour que Floriot accepte son dossier qui lui répète en marmonnant *perdu d'avance...perdu d'avance... Qui est l'avocat de la partie adverse ?* il me montre le dossier dans lequel je dois trouver la réponse. Je fouille. *Ah c'est Maître Illouz... hum j'ai déjà gagné des dossiers perdus d'avance contre lui...alors on a une chance !!*

Floriot réfléchit vite, il dit qu' il faut se dépêcher parce que le disque est déjà pressé , il faut éviter que Barclay l'envoie au pilon, qu'on va faire une procédure de référé pour le faire condamner sous astreinte à diffuser la chanson, on va aussi demander dommages et intérêts, peut-être cent mille francs. Léo grille les cigarettes les unes après les autres, fébrilement . Floriot le salue, nous abandonne pour un autre client qui l'attend. Je dois clore l'entretien. J'essaie de détendre un peu l'atmosphère enfumée, en changeant de sujet. Je connais bien l'œuvre de Léo Ferré, j'aime ce qu'il fait. Depuis mon adolescence. Je lui demande s'il a d'autres projets, s'il va mettre en musique d'autres poèmes de Baudelaire comme il l'a fait il y a

longtemps déjà. Il retrouve un peu le sourire et me montre ses dents du bonheur. Il me dit qu'il entre en studio en juin parce que *vous comprenez la poésie ne se vend pas elle ne s'est jamais vendue elle ne se vendra jamais elle ne se lit pas elle n'est lue que par quelques maniaques dont nous sommes ou par des universitaires qui la plupart du temps la lisent mal ou ne savent pas la lire par la truchement de la musique on apporte dans l'oreille des gens ce qui habituellement ne devrait pas y être admis c'est un truc c'est ce qu'on appelle de l'art, et l'art c'est un trucage noble c'est une chance de notre époque de cette époque de mécanisation de la musique et de la parole qui fait qu'on peut dire et aussi on apprend les poésies de Baudelaire, de Verlaine et de Rimbaud à des gens qui ne savent pas et qui n'ont jamais su qui était Baudelaire, Verlaine et Rimbaud qui prennent ça dans les oreilles et qui l'écoutent qui se laissent bercer qui ne comprennent pas les paroles tout le temps...* J'apprends qu'il va mettre en musique vingt-quatre poèmes, comme Spleen, l'Étranger, le Soleil, le Flacon, la Musique, la Servante au grand cœur, la Beauté...

Il a l'air rassuré quand on se quitte. Floriot me confiera le soin de chercher tous les articles de doctrine, toutes les décisions de jurisprudence. Je passerai des heures interminables à la bibliothèque du Palais de Justice. Des nuits à lire, à tourner et retourner le problème dans tous les sens, trier les décisions des tribunaux, jeter à la poubelle, pleine, les défavorables, à faire des synthèses, trouver les points forts, chercher les failles. Faire du droit, rien que du droit, parce que dans les faits, et ma naïveté de jeune avocate, il n'y a rien à dire. Pourquoi interdire à un artiste de chanter tout haut ce que lui et bien d'autres

pensent tout bas. On se revoit quelques jours avant l'audience. Connaissant sa fougue je lui conseille de ne pas s'emporter, de rester calme même si l'avocat en face prononce des mots qui fâchent ou qui blessent. Tous les coups ou presque sont permis.

1er décembre 1967. C'est bien sûr Floriot qui plaide, je suis trop jeune, pour l'heure je tourne les pages de son dossier de plaidoiries au fur et à mesure de ses effets de manche. On n'est jamais sûr de rien devant cette première chambre du Tribunal, c'est un peu la roulette russe. Une plaidoirie impeccable, parfois drôle quand il parle de Mireille Mathieu et de son impresario. Et puis... Léo s'emporte... c'était prévisible. Quand l'avocat de Barclay prend la parole « *Monsieur le Président, comme tout le monde le sait, Monsieur Ferré est un anarchiste. Il a sa Rolls devant le Palais de Justice ! il faut en finir avec le droit moral de l'artiste* » Léo se lève comme un fou, impossible de le retenir « *Ma Rolls ressemble à une DS break, Monsieur, si vous voulez on va descendre la voir. J'ai eu un accident l'autre jour, j'ai failli mourir à Arnay le Duc parce qu'un camion m'a rentré dedans avec tellement de talent pour m'éviter que je suis descendu de la voiture, je suis allé le féliciter...* » Le Président lui coupe la parole « *Vous parlerez quand je vous donnerai la parole* » Léo s'énerve encore plus « *non ,moi, Monsieur, on ne me donne pas la parole, je la prends* ». On le voit alors attraper son manteau en boule, un sac de toile qui traînait à ses pieds, et s'enfuir de la salle d'audience. Pour ne pas agacer plus les juges, Floriot fait un petit signe à son confrère pour lui demander de ne pas en rajouter. Je sors, je le vois faire les quatre cent pas dans la salle

bruyante des Pas Perdus, je le rattrape, il me dit qu'il ne peut pas supporter cette mascarade. Au moment de partir il sort de son sac de toile un 33 tours, son album « *Léo Ferré chante Baudelaire* » qui vient de sortir, et le met dans ma main. Il se souvient, je suis émue. Peu de temps après, l'audience est levée. Pour le jugement, il faudra attendre janvier.

3 janvier 1968. Floriot m'envoie au Tribunal pour assister au prononcé de la décision. Léo n'est pas venu, il a préféré rester à Madrigal. Le président Dechezelles rend le jugement :

...Si tout auteur notamment le chansonnier est libre d'exprimer son opinion sur le talent de quiconque, il abuserait de son droit en prétendant exiger d'une société de production phonographique qu'elle soit tenue à éditer une chanson contenant une opinion critique sur une chanteuse dont les enregistrements sont effectués par cette même firme... La direction d'une firme phonographique peut toujours, même en l'absence de stipulation expresse, refuser d'éditer une œuvre contenant le dénigrement d'un autre artiste en particulier quand celui-ci est relation d'affaires avec elle.

Floriot, qui est passé, depuis, à bien d'autres dossiers, me charge de lui annoncer la nouvelle et je me contente, au téléphone d'un « *on a perdu* ». On s'enfoncé, lui sur son île bretonne du Guesclin, moi dans mon bureau parisien dans un long silence. Puis sa voix caverneuse résonne dans le combiné *je m'y attendais, rien ne va en ce moment, ici, on ne s'entend plus avec Madeleine, je m'effondre mais ce n'est pas grave sur le disque il a laissé mon texte « ils ont voté »*

, j'ai l'impression que cette année va être compliquée, sinistre même...Merci pour ce que vous avez fait pour moi.

...C'est un pays qui me débecte, pas moyen de se faire Anglais/Ou Suisse ou con ou bien insecte, partout ils sont confédérés/Faut les voir à la télé-urne avec le général Frappard/Et leur bulletin dans les burnes, et le mépris dans un placard !/Ils ont voté et puis, après ?...

30 juin 1968. Les derniers mots de Léo résonnent dans ma tête. Il y a bien eu ce chaos qu'il vivait lui déjà, dans sa maison, dans sa tête, dans son coeur. Après le mois de mai, les barricades, la dissolution de l'assemblée nationale, on est au soir du deuxième tour des élections législatives. J'ai vingt-huit ans, j'aime la poésie, la musique et la musique de la poésie, j'aime écouter Léo Ferré chanter, j'aime comme Léo Ferré aime les poètes et comme il aime les chanter, j'aime quand le « *désordre est l'ordre sans le pouvoir* », j'aime, j'aime, comme lui, la vie même si ...

*Nous vivons une époque épique/Et nous n'avons plus rien d'épique/La musique se vend comme le savon à barbe/Pour que le désespoir même se vende/Il ne reste qu'à en trouver la formule/Tout est prêt, les capitaux, la publicité, la clientèle/Qui donc inventera le désespoir ?/Les plus beaux chants sont des chants de revendication/Le vers doit faire l'amour dans la tête des populations/À l'école de la poésie, on n'apprend pas/ On se bat **

Souriez... vous êtes flashé

Numéro de l'avis 378146957 Date de l'infraction 03/04/2024 Heure de l'infraction 23h08 Adresse de l'infraction RN 118 Les Ulis Direction vers Orsay Nature de l'infraction EXCÈS DE VITESSE d'au moins 5 km/h et inférieur à 20 km/h par conducteur de véhicule à moteur – vitesse maximale autorisée 50 km/h Amende minorée 45 euros (pour qui a les moyens de payer tout de suite) Amende forfaitaire 68 euros (pour qui n'a pas les moyens de payer immédiatement – chercher l'erreur). Marre de me faire prendre en photo à mon insu pour contribuer, en vain, à éponger les trois mille cent un milliards d'euros de dette de l'État français. Pour avoir roulé à 56 km/h seule sur une route à une heure où tous les franciliens, ou presque, sont couchés.

J'veux plus entendre

Range ta chambre, on ne peut plus mettre un pied par terre, et tous ces livres qui traînent là, ça fait dix fois que je te le dis. Elle n'en peut plus de cette injonction intrusive sur son territoire, une petite pièce avec un lit, une vieille armoire, son bureau en bois de l'école primaire, des étagères, un papier peint à fleurs masqué par des posters géants et des pages de magazine mal découpés, pas grand-chose mais un presque rien à elle. Elle tente, une fois de plus, de se faire comprendre *mais pourquoi tu veux que je range, tu ne vis pas là, c'est ma chambre, je peux y faire ce que je veux et puis moi je m'y retrouve dans ce bazar comme tu dis et ça m'empêche pas de bien travailler au lycée, hein, maman.* La mère est déjà repartie dans un coin de l'appartement, pas grand, n'as pas eu besoin de crier pour que sa fille entende toujours le même refrain, cette petite phrase en boucle *j'veux pas savoir, range ta chambre.* Elle grimpe sur son lit, glisse le bras sur le haut de l'armoire, y attrape un carnet à spirales, son journal intime depuis ses premières années au collège et griffonne nerveusement : *Me souvenir : quand j'aurai un enfant, je préfère d'abord une fille, de ne jamais jamais dire lui dire, « j'veux pas savoir ». Je bais ces mots, je veux qu'on me laisse tranquille avec mes affaires en vrac, je ne veux pas que ma chambre soit comme celle de maman, toute triste, moi je veux apprendre, je veux comprendre. Quand c'est le bazar comme elle dit je peux fouiller et trouver ce que je cherche ~~Je bais ma mère~~ je déteste ma mère quand elle dit me dit « j'veux pas savoir ».*

Greffier, affaire suivante. Le président saisit le dossier qu'on lui tend et interpelle *Monsieur Raymond DUBEL* *c'est bien cela, approchez vous de la barre. Alors vous avez fait opposition à une verbalisation de la part de la gendarmerie nationale alors que vous vous promeniez le 2 mai 2021 sur le sentier des deux rivières à Courquemine, sans masque et sans attestation de déplacement dérogatoire remplie et signée. Qu'avez-vous à déclarer ?* Un petit homme un peu rond, aux cheveux blancs, tente de dire quelques mots malgré l'émotion qui le traverse, celle d'être dans un tribunal pour la première fois de sa vie et de devoir s'expliquer. *J'avais la tête ailleurs ce jour-là, j'avais perdu ma femme depuis 3 semaines, quarante-deux ans de mariage, c'était la première fois depuis l'enterrement que j'avais réussi à m'habiller et à sortir marcher. Mon fils m'avait bien dit ce qu'il fallait faire par rapport aux mesures du gouvernement mais depuis la maladie de ma femme vous savez j'ai perdu la tête, je n'arrive pas à* Il n'arrive pas à finir sa phrase, se retient de pleurer. Le président du Tribunal fouille dans le mince dossier *pourtant vous avez dit aux gendarmes, c'est marqué sur le procès-verbal, que vous saviez qu'il fallait respecter ces mesures.* Le prévenu prend lui aussi des papiers d'une sacoche restée sur le banc derrière lui. *Oui mais mon fils a regardé sur internet et il m'a dit que ce n'était pas légal tout ça, qu'il y a eu depuis des procès et puis plein de gens comme moi qui n'ont finalement pas payé l'amende de 135 € et moi ils m'en ont mis deux, des endes, dont une à 375 €. Vous savez sur le sentier où j'étais, c'est celui qui mène au sanctuaire, vous*

connaissez ?...Et bien ce jour-là j'étais tout seul, tout seul je ne vois pas qui j'aurai pu contaminer et qui je dérangeais. Si vous voulez je vous donne toutes les photocopies que mon fils a faites sur les cas comme moi qui ont gagné. Le président est très agacé, il referme le dossier, le retourne pour y griffonner un mot au dos, et sans regarder le vieil homme encore tremblant, grommelle un non, non j'veux pas savoir. Relaxé. Affaire suivante !

Plaider coupable

Un jour de juin, un homme est contraint de plaider coupable pour retrouver sa liberté et sort de mille neuf cent jours d'emprisonnement pour avoir, un matin, ou une nuit, quatorze ans plus tôt, décidé de mettre à l'air libre, respirable par tous, des milliards de mots qui avaient été volontairement enfermés, cadennassés, claquemurés, encellulés.

Au même moment ou presque sur la planète terre il se passe, comme chaque jour, depuis la nuit des temps, des évènements d'une apparente insignifiance, ou d'une gravité surestimée, ou encore d'une futilité déconcertante, ou bien encore d'une banalité affligeante, aussi peut -être d'une cruauté insoupçonnée, ou d'une tristesse inconsolable, ou bien d'une joie immodérée, d'une beauté époustouflante, d'une rareté terrifiante, des évènements prévus, programmés, minutés, coordonnés, et d'autres impromptus, inattendus, surprenants, ou encore inévitables, ou vitaux ou au contraire mortellement définitifs, des avancées et des retours en arrière, des croisements, des évitements, des échappées belles et des retenues insipides, des pas de deux, des pas de géants, des sautilllements, des accolades, des coup de poings, des étreintes, des feux de joie, des éboulements, des nuages persistants, des fêlures, des fractures, des écrasements, des éclats de rire, des tirs à l'aveugle, des

aveugles qui se perdent, des perdus qui se cherchent, des chercheurs qui ne trouvent rien, des riens qui font des petits tous, des petits qui restent minables, des tous ensemble qui progressent, des progrès qui reculent, des points de côté à force de courir si vite pour aller nulle part, des essoufflements, des avc, des cessez le feu qui s'enflamment, des flammes qui s'éteignent à petit feu, des feux arrières qui ne fonctionnent pas, des bruits de tôle, des silences de mort, des sirènes dans la nuit, la nuit des temps, sur la planète terre, au même moment, ou presque.

Contre quelques miettes de fausse liberté/plaider coupable pour notre apparence parfois très signifiante/Plaider coupable pour notre gravité inestimable/Plaider coupable pour des futilités de survie/Plaider coupable pour des banalités rassurantes/Plaider coupable de dénoncer avec des mots crus la cruauté sur innocents juste coupables d'exister/Plaider coupable pour nos tristesses infinies et nos joies incommensurables/Plaider coupable pour ce qui reste de la beauté du monde non encore mutilée/Plaider coupable pour l'audace des propos argumentés et la poésie qui ne dit pas son nom/Plaider coupable de rien programmer/Plaider coupable de courir trop vite et de marcher trop lentement/Plaider coupable de s'échapper de l'absurdité/Plaider coupable de retenir le bonheur/Plaider coupable de danser quand où comment je tu le veux/Plaider coupable de s'étreindre et de se réchauffer le cœur sous les rayons du soleil coupable lui aussi de surchauffer/ Plaider

coupable de sourire et de rire comme ça dans la rue pour rien/Plaider coupable de souffler sur les braises encore vives/ Plaider coupable pour des bruits de casserole et des cris de joie partagée/Plaider coupable de ne rien vouloir dire, ne rien vouloir entendre/Plaider coupable de refuser le progrès pour le progrès/ Plaider coupable de garder le silence comme rempart à la violence, la violence des pensées, des paroles, des actes.

Le plaider coupable est une renonciation imposée aux mots dénudés, donc vrais, donc porteurs de liberté.

Les mots, les laisser faire, les laisser parler, les laisser prendre leur toute puissance, les voir s'envoler. Qu'ils soient libres, eux, à défaut, pour nous, de l'être, un jour, totalement. Ne jamais sous-estimer cette « *arme qui a la légèreté du vent et la puissance de la foudre. Une plume* »*.

*Victor Hugo, *Centenaire de Voltaire, 30 mai 1878.*

Assis sur un zafu, et c'est tout

« *Le Kyosaku est un bâton de bois plat dont un coup est porté sur les épaules du méditant Zazen quand il se sent trop nerveux ou qu'il pense trop* ». Plus qu'un Kyosaku c'est un coup de massue qu'il a reçu en arrivant à Daitoku-ji dans le village des temples zen de Kyoto. Ses compagnons de pratique à Paris qui avaient déjà fait ce voyage initiatique l'avaient pourtant prévenu. Un moine, couvert d'un komolo noir, pieds nus dans ses zori, l'attendait devant l'arrêt du bus à Daitokuji-mae. Un salut réciproque à la japonaise, de loin, les mains jointes, pressées contre la poitrine. Il le suivit. Sans prévenir, un impressionnant vertige l'envahit devant la beauté, sublime, des premiers temples qui se laissaient voir derrière les érables, les pins, les cèdres en enfilade et aussi entremêlés. Puis une espèce de fraîcheur, au cœur d'un été caniculaire, s'écoula en lui, lentement, profondément, de la tête aux pieds. Était-ce le silence, dans les allées si soigneusement pavées, quel silence ! Les jardins de mousse, de graviers dessinés, de roches noires posées là plutôt qu'ailleurs ? Quels jardins ! Il avait bien lu « *Chronique japonaise* » de Nicolas Bouvier, mais là, c'était lui qui vivait ces « instants volés, de reflets, de menus présents, d'aubaines et de miettes » alors qu'on le conduisait vers un des temples fermés au public, pour rencontrer le maître des lieux. Arrivés devant le bâtiment, d'une sobriété époustouflante, ils se déchaussèrent et passèrent par une étroite alcôve pour

rejoindre la salle de méditation grande ouverte sur le jardin. Invité à s'asseoir sur un zafu, il tentait de se souvenir des questions qu'il avait préparées pour le maître. Plus rien ne lui vint à l'esprit. Juste une sensation, d'être présent et point là non plus, tout cela en même temps, en fusion. Il avait frôlé cet état, pendant sa pratique hebdomadaire dans un appartement haussmanien transformé un soir par semaine en dojo. Pendant plus d'une heure, immobile, les fesses sur un zafu les yeux ouverts face au mur. On reste ou on fuit. Dans ce pays endeuillé à jamais par Hiroshima et Nagasaki, on se pose encore sur un coussin, manière d'apprivoiser le chagrin? De retour à l'hôtel, voulant prendre quelques notes, sa mémoire bloquait sur le temps passé là-bas, lui restaient vaguement en tête des bribes de la conversation qui avait suivi le temps de méditation. Pas de souvenir précis mais tout en lui. Pour la suite. A Paris.

Circulez il n'y a rien à voir. (4)

Ne vous inquiétez pas il ne reste pas là pendant qu'il commençait à faire le fou à courir dans le sable et à s'ébrouer dans les vagues je n'avais rien dit pas le moindre signe de désapprobation ou de mécontentement il ne me dérange pas il n'y a personne d'autre ici encore à cette heure-ci déjà elle le sifflait l'appelait fort par son nom le chien fit mine de n'avoir pas entendu allez dépêche-toi viens ici il s'exécuta alors que pour lui tout venait de commencer c'est interdit les chiens sur la plage je n'avais pas besoin de cette précision qu'elle me donna comme pour se rassurer d'avoir fait le bon choix.

Chiens et chats ne pourraient pas s'entendre sur le sujet de l'obéissance. Personne ne peut être dans la tête de personne. Des bêtes comme des hommes.

Circulez, il n'y a rien à voir.

*Circulez il n'y a rien à voir.
Circulez il n'y a plus rien à voir.
Circulez vous entendez circulez
Circulez vous ne voyez pas que gênez
Circulez vous êtes sourd ou quoi
Circulez ou vous allez être verbalisé
Circulez ou ça va mal se passer
Circulez et taisez vous
Circulez un point c'est tout.
Un point.*

Quand je vois ce que je vois (3)

JE VIS... une nuit une danse des étoiles. Pas quelque étoile filante que j'aurai pu voir en plusieurs exemplaires, une vraie danse d'une bonne dizaine d'étoiles, très haut dans le ciel et très distinctes. Sur le moment, je détournais mon regard, je fermais les yeux, les ouvrais à nouveau, pensant à une anomalie à l'intérieur de mon globe oculaire, comme un début de dégénérescence maculaire. Rien n'y faisait, les danseuses lointaines mais bien visibles s'en donnaient à lumière joie. Des lucioles en plein vol, à haute altitude en farandole. J'étais allongée dans l'herbe depuis un moment, je venais de finir de participer à une réunion du soir dans le cadre d'une université d'été de danse. Bien sûr on aurait pu me rétorquer que comme j'avais dansé toute la journée, pas étonnant que la fatigue de la soirée, affalée par terre, conduisit au délire. Certes, l'argument aurait pu être convaincant si ma voisine de droite qui était restée elle aussi après la réunion que nous avions eu en plein air, ce soir de canicule, n'avait pas vu la même scène que moi. Lorsque je compris que ce que je voyais était bien réel, j'osais l'interroger et elle me répondit que oui, elle aussi, depuis un moment remarquait un drôle de manège dans le ciel. J'eus une sensation étrange, rassurée de ne pas être la seule à voir ce que j'observais et surprise par ce qui se présentait à nous. Nulle inquiétude mais un sentiment que je n'arriverais jamais à partager avec le plus grand nombre

ce que nous étions toutes les deux en train de vivre. Pas un art de la rue, un art du ciel, pas des danseuses étoiles, des étoiles danseuses. Lorsqu'une troisième femme à ma droite, que je n'avais ni vue ni entendue s'approcher de nous vint s'accroupir à nos côtés et nous murmurer à l'oreille vous avez vu ce qu'il se passe dans le ciel ? j'ai compris qu'il se passait quelque chose de très important, plus que cela, de surnaturel. Un surnaturel qui ne faisait que commencer à s'exposer, en pleine nuit, une nuit qui allait longue, très longue et nous n'avions assisté qu'au prologue de cet étrange ballet.

Vérifier que toutes les pièces sont bien ordonnées dans le dossier. Mais enfin pourquoi toujours vérifier, ordonner, on dirait ta mère, la comptable qui alignait des chiffres à longueur de journée et qui une fois rentrée à la maison te demandait de ranger ta chambre, de tout bien ordonner/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure sans dossier à préparer. En relire une ou deux, souligner un mot, surligner une phrase. Ranger le dossier avec la robe en boule, dans le sac devant l'entrée. Cette robe noire, tu la détestes, elle est lourde, lourde du poids de la responsabilité qu'elle a sur ses épaulettes, et c'est quoi ce bout de tissu blanc que tu rabats devant et qui te serre le cou, on dirait un bavoir, et le noir ça ne te va pas du tout/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure sans bout de chiffon, sans uniforme. Se coucher tard. Se lever tôt, faire couler l'eau froide sur la peau, faire chauffer l'eau du thé, s'habiller, prestement, avaler deux gorgées. Et ça va durer combien de temps, ce temps que tu ne prends pas le matin, le matin c'est fait pour faire des câlins, pour rester au lit quand il fait froid, prendre le soleil comme l'été on prend la mer, à pleins poumons dans le jardin/ Allez, viens, on s'en va à l'aventure pour se coucher tôt, se lever tard. Partir, vite, pour arriver en avance. Toujours arriver en avance. En avance sur quoi, en avance de combien, en avance sur le jour de ta mort ?c'est cela ton but dans la vie, arriver avant l'heure le jour du grand départ ?/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure, et tranquillement, sans se presser.

Ne pas se faire piéger par un embouteillage, un barrage, une panne, un accident. Ne pas risquer que l'affaire soit passée, radiée. Bouton d'ascenseur, premier sous-sol, clef de voiture, ceinture de sécurité, du jazz en boucle, et le dossier dans le sac, tout à côté, côté passager. Passer par la place de l'Étoile, les Champs Élysées et au bout la place de la Concorde, suivre les quais, en sortir pour tourner sur le Pont Neuf. Mais pourquoi prendre toujours le même chemin, tu aurais pu passer par la Rue de Longchamp, Trocadéro, le pont d'Iéna, les quais rive droite, rejoindre le boulevard Saint Germain, c'est plus long mais quand même la Tour Eiffel et puis le Boul'mich/ Allez, viens, on s'en va, loin, à l'aventure, on quitte Paris, pour de bon. Place Dauphine, ses arbres au calme. Parking, premier sous-sol, couper le contact. Toi qui as horreur des parkings, te voilà angoissée maintenant, bien sûr que tu sais pourquoi, et puis c'est irrespirable ici/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure sur des routes à l'air libre, sur des chemins à l'air pur. Prendre le sac sous le bras. Debors, respirer, fort. Longer le quai des Orfèvres, ses fourgons de police en rang d'oignons, la porte en acier blindé de la Maison d'Arrêt de la Santé. Ici aussi on ne respire pas bien, savoir tous ces gens enfermés, là-dedans, pour une bonne raison ou sans raison, aucune, impossible de ne pas y penser, en passant/ Allez viens, on s'en va, loin, sous le vent de la liberté, sans chaines aux pieds. Regarder l'heure. Un thé citron et un croissant vite engloutis à la Brasserie en face des grilles aux pointes acérées du Palais de Justice. Passer par un accès réservé, contrôlé. Présenter la carte professionnelle écornée avec dessus une photo démodée, saluer le jeune policier filtrant les arrivants. C'est à se demander comment il peut te reconnaître sur la photo, tu avais quoi? vingt-trois ans et maintenant..., combien

de fois tu as voulu la déchirer cette carte, combien, hein ?/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure, sans valise ni papier d'identité

Monter les marches en marbre deux à deux, sentir que le corps se réveille, regarder l'heure. Aller s'asseoir sur un banc de bois noir dans la grande salle des Pas Perdus. Se sentir seule et investie, donc seule. Elle pourrait faire peur cette salle qui mesure plus de deux fois un terrain de handball si tu t'y retrouvais seule la nuit, ça te fait penser au film d'Albert Dupontel « 9 mois ferme », et ça te fait rire, c'est bon quand tu ris/ Allez viens, on s'en va, loin à l'aventure et promettre de rire au moins dix fois par jour . Sortir le dossier du sac, relire quelques pièces de l'adversaire. Laisser venir l'angoisse, la peur de l'oubli d'un mot, d'un argument, d'une preuve, d'une loi. Respirer, fort. Alors toi la perfectionniste, toujours peur que ce ne soit pas parfait, mais parfait pour qui ? /Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure vers un monde sans crainte de ne pas être à la hauteur. Regarder l'heure, chercher le numéro de la salle d'audience. Pole 4 chambre 2 de la Cour d'appel. Ranger le dossier, vérifier que la robe, chiffonnée, ne s'est pas dérobée. Se lancer. Longer les galeries des juges d'instruction, saluer les gendarmes en faction, frôler du regard la Sainte Chapelle, belle, marcher encore le long de couloirs qui sentent la Javel et transpirent le labeur à point d'heure des femmes de ménage. Les juges d'instruction, le pénal, les Assises, très peu pour toi, là où la mort physique ne se joue plus mais quand même coupable ou non coupable, et les victimes, inconsolables, tu les sais bien, tu n'aurais jamais pu défendre l'indéfendable/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure vers la douceur de vivre, loin des pleurs et des horreurs. Arriver devant la salle, essoufflée ou pas. Penser que c'est

bien d'avoir arrêté de fumer. Vérifier sur le feuilleton d'audience épingle sur la porte que le nom de l'affaire est bien noté. Des affaires, combien à ce jour tu en as traitées, défendues, gagnées, perdues, refusées, pas fait le compte, tu as raison, ça ferait tourner la tête/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure avec quelques affaires, à toi, pas celles-là.

Entrer dans l'arène. Le spectacle peut commencer. *Tu te souviens, petite, danseuse tu voulais être, danser toutes les danses, et partout, et faire danser, que le corps s'exprime, qu'il parle à la place des mots, et puis un jour raccrochées les pointes en satin de ton enfance pour une inscription à la Fac de droit et tout le reste après/ Allez viens on s'en va, loin, à l'aventure et on dansera à en perdre le nord, et le sud aussi si tu veux. Le parquet qui craque, les boiseries polies, les dorures qui éclaboussent le plafond, l'estrade au fond qui arbore des fauteuils de maître, les bancs élimés pour les plaignants. Toi tu ne te plains jamais, tu plains les autres, tu les réconfortes, tu les soutiens, tu les défends becs et ongles pointés pour gagner, mais qui s'occupe de toi ?/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure là où tu pourras te choyer, te prendre dans tes bras. Des avocats déjà là, assis, debout, énervés ou encore endormis. Soudain, plus un bruit, se lever, tous ensemble à l'arrivée du Tribunal par une porte dérobée. Un président, deux assesseurs et derrière eux le greffier avec sa pile de dossiers prêts à tomber. Tomber, tu ne t'es jamais autorisée à te laisser choir, comme une poupée de chiffon, de l'intérieur déchiquetée, pourtant tu as eu des occasions de t'effondrer, et des costaudes, des bien comme il faut, mais jamais tu n'as été anéantie au point de crier à l'aide, jamais/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure là tu pourras te laisser aller à en perdre l'équilibre sans danger.*

Premier acte, l'appel des causes. Ecouter le greffier énoncer les noms des parties au procès, demandeur contre défendeur. Réagir à l'appel du nom de son dossier et faire retenir l'affaire. En clair demander au greffier de poser le dossier du tribunal sur une pile à part, celle des affaires qui seront plaidées tout à l'heure. Les autres, renvoyées à une autre audience, ou radiées, donc finies, terminées, circulez, plus rien à voir. *Qu'as-tu vu, toi, dans cette justice fréquentée de si près, du bon et du mauvais, du politique, de l'idéologie, du bon sens, de la bêtise, du vite fait mal fait, du ni fait ni à faire, du sérieux et du trop sévère, et de l'injuste, bien, sûr, tu le sais bien quand la justice ne se porte pas bien c'est toute la société qui va mal/ Allez, viens, on s'en va, loin, à l'aventure vers des endroits sereins ou le bien est un bien commun*

Deuxième acte, le président appelle une première affaire. Attendre son tour pour entrer en scène. Aller respirer, dans le couloir, bruyant. Saluer son confrère adverse, par conventionnelle courtoisie, ou franche hypocrisie, souvent les deux. Avoir trop chaud dans cette robe noire, la gorge sèche, commencer à avoir faim. *Tu les vois, là, dans le rétroviseur, toutes ces heures interminables, passées à attendre ton tour, pour dire trois mots ou plaider trois heures, et cette lenteur des juges à juger ce qui est urgent, vital, au bord du drame, et cette révolte en toi qui ne s'apaise pas/ Allez viens, on s'en va, à l'aventure pour ne plus rien attendre, ne plus chercher à comprendre.*

Retour dans la salle, s'avancer vers l'estrade à l'appel du nom de son affaire. Pas trop près non plus. Chacun son

camp. S'arrêter devant le pupitre, y poser son dossier, ses notes, un stylo. Chacun à sa place, celui qui attaque à droite, celui qui se défend à gauche. Et enfin, plaider. *Du théâtre, c'est du théâtre, tu le sais, et certains en jouent, beaucoup, à en être ridicules, c'est comme sur une scène sauf que là on n'a pas droit à l'erreur, on ne peut pas se dire qu'on sera meilleur demain, quand c'est trop tard c'est trop tard, c'est maintenant ou jamais/ Allez, viens, on s'en va, à l'aventure jouer et rejouer ce que tu veux autant de fois que tu voudras.*

Plaider la cause de l'enfant abandonné, de l'héritier ruiné, de la femme battue, de l'entrepreneur pas payé, de la secrétaire harcelée, de l'accidenté à vie alité, du migrant déboussolé, de la fille/abusée/du/garçon/violé/ et réciproquement, du commerçant endetté, de la grand-mère désargentée, du locataire expulsé, du voisin insulté, du salarié licencié, du voleur égaré, la cause de vies morcelées, contrariées, embrasées, violentées, brisées, mais qui respirent, encore. *Oui c'est bien cela qui te tient encore debout, qui te fait lever chaque matin, cette cause à défendre, cette injustice à réparer, cette dignité à faire retrouver mais ça ronge au-dedans, c'est sans fin, c'est éreintant, harassant, jusqu'à l'épuisement/ Allez, viens, on s'en va, loin, à l'aventure et voguer sur les mers sans la barre du navire à tenir.*

Puis, se taire. Écouter l'autre parler. Défendre sa cause. Défendable ou pas, explicable ou pas, pardonnable ou pas, punissable ou pas. S'énerver, vouloir intervenir, se retenir. Toujours tenter de reprendre la parole en dernier. S'approcher plus près de l'estrade, déposer son dossier sur le bureau du Tribunal, face au président.

Écouter le greffier donner la date du délibéré. La justice prend son temps pour rendre son jugement. Sortir de la salle. Ôter immédiatement cette robe d'un noir pesant. Respirer, fort. *Heureusement que tu as appris à respirer même quand la justice t'étouffe, que tu as pris des chemins détournés, à la dérobée, que tu as eu mille autres vies ou presque dans le même temps, mais maintenant, il est temps/ Allez, viens, on s'en va, loin, à l'aventure inspirer à pleins poumons les belles dernières années . Partir vite pour entendre à nouveau le bruit de la ville, se faufiler entre les touristes amassés sur le trottoir près de la Conciergerie, lever les yeux au ciel et voir l'heure sur la grande horloge enluminée, accrochée depuis des lustres à une des tours du Palais. Rentrer vite. Sur la route, rêver, espérer que ce dossier sera gagné. Visualiser l'enfant dans des bras aimants, la victime reconnue, le salarié indemnisé, des délais accordés pour partir, un droit de séjour aménagé, un débiteur de mauvaise foi condamné. La vie un peu réparée. Les blessures profondes rarement oubliées. *Même quand la robe est au porte manteau raccrochée, que le téléphone ne sonne plus, que plus personne n'a besoin de toi, pour quelques heures, le temps de la nuit, toi, tu te tracasses encore, tu penses encore à ce que tu aurais pu faire, autrement, à ce que tu pourrais faire encore, de mieux, ça aussi ça use, ça ronge à l'intérieur/ Allez viens, on s'en va, loin, à l'aventure sur des chemins qui ne demandent rien**

S'occuper maintenant des autres dossiers. Écouter, noter, analyser, compiler, rédiger, chercher, ordonner, rassembler, répliquer, écouter encore, rassurer, douter, compléter. Écrire. Écrire. Écrire. Recommencer.

Paris, l'Île de la Cité. Cité des causes pas toujours perdues, cour des possibles miracles. Cité de la misère du monde affichée, de sa violence décryptée, de la vie derrière ou au-dedans de soi déchiquetée.

Le soir, tard, rentrer, tout poser, déposer. Rideau ! En coulisses, il y a juste à...danser. Sur *Expérience* de Ludovico Einaudi ou *Nomadic Mood* de Sainkho Namtchylak ou, dans les bras du silence retrouvé. Laisser l'énergie se réorganiser. Souffler. Respirer. *Oui, danser, laisser faire laisser aller, le corps libre sans une tête pleine à craquer pour le contrôler, un pas, puis deux, les hanches, le buste, les jambes, les bras, les mains et jusqu'au bout des doigts, au bout des pieds...*

Allez, viens on s'en va, loin, à l'aventure de la danse dans ta vie, dans toute ta vie, et pas qu'entre deux portes à ouvrir, deux dossiers à préparer, deux détresses à sauver, sentir de l'air dans tous tes mouvements, du petit matin à la nuit tombée, jouer à articuler une partie de tes membres tout en isolant les autres, toucher minute après minute à la fine pointe de la conscience de tout ton corps, danser jusqu'à la transe, retrouver le rythme tribal, faire de ton état de conscience modifié une œuvre d'art, impalpable, éphémère, évanescente, transcendante, devenir oiseau, étoile de l'opéra le temps d'une mise en acte de tes fantasmes, sans retenue, sur l'herbe, dans le sable, sur un plancher, seule avec d'autres, plein d'autres, des comme toi, des allumés du mouvement de vie au-dedans qui se dit au dehors, improviser, explorer par tous les pores de ta peau, sur toutes les musiques du monde, créer des rituels, aller à l'origine de l'origine du mouvement, de l'énergie, de la vie donc, te mettre au défi, éprouver, travailler la souplesse,

l'agilité de ton corps pour ne jamais perdre celles de ton esprit, danser avec la terre-mère, sous la pluie, dans la boue, nue, déguisée, te croire nuage ou papillon, affronter par le corps tes ombres, vivantes, tes limites, visibles et invisibles, faire avec l'empreinte du temps et de l'épuisement des années passées jusqu'au cœur de tes cellules, encore bien vivantes, jouir sans entrave dans des danses extatiques, te relier aux forces vitales du dedans et du dehors, et faire pleinement, définitivement, de ta danse un art de vivre en paix, et si possible au service de la paix ?

« Je suis juste un fragment. / Qui sait d'où vient ce fragment ? / Qui suis-je ? / Il faut toute la vie pour répondre à cette question. / Avant d'être un fragment, vous et moi ne faisons qu'un. / Avant d'être un fragment, le ciel et moi ne faisons qu'un. / Avant d'être un fragment, la mer et moi ne faisons qu'un. / Il y a des millions d'années, nous n'étions qu'une seule chose (...) / Les éveillés nous disent: / Arrête de chercher, tout est à l'intérieur de toi ! / Alors, j'ai plongé en moi-même et me suis mis à danser ... »

(Hiroko Komiya et Atsushi Takenouchi
danseurs de Butô)

POSTFACE

Le mot “ fin ” ne figure sur aucune des feuilles de cet étrange manuscrit, mais, j’ai trouvé ce textet çï, écrit à la main, qui semble en faire office:

Ce que vous venez de lire, ou de parcourir, ou encore de feuilletter, n’est qu’un extrait d’un possible livre en plusieurs volumes. Trente-neuf ou quarante probablement. Ou un livre entier gros, très gros, il faudrait une brouette pour le transporter. Fruit de la mise sous cloche d’une bande de plus d’une centaine d’individus, dont j’étais, pendant un étrange été d’une année qui l’était tout autant mais là n’est pas le propos. Il faudrait un ouvrage à lui tout seul pour résumer et ne même pas développer les événements qui s’y sont déroulés, événements graves sans aucune possibilité de rivalité entre eux sur une échelle de valeur tant ils ont tous dépassé le dernier barreau du baromètre qui en a explosé de frayeur et a préféré se rendre plutôt que continuer de donner la mesure des horreurs de ce monde.

Une mise sous cloche, chacun, chacune chez soi, mais toutes et tous en lien, jour et nuit avec les écrits des uns et des autres au fur et à mesure de leur mise à nu sur un écran partagé. Nous étions cent sept exactement, d’âge très différent, écrivant, quel que soit notre nationalité ou origine, en français. Avec, ouvrant la marche chaque

matin, un décideur du pourquoi et du comment, oeuvrant tel un chef d'orchestre, un sonneur de cloches au quotidien, un délivreur franco de port de consignes et de recommandations, vives, pas de la guimauve, un instigateur d'imagination débordante, d'audace époustouflante, un propulseur d'idées géniales et de tonalités subtiles, un éveilleur aux œuvres d'artistes pour certains méconnues ou inconnues, invisibilisées, ignorées.

Il faut imaginer la tâche quotidienne des travailleurs de force des lettres et des mots que nous étions devenus, de plein gré, avec enthousiasme même, outre un peu d'angoisse de se demander si nous allions tenir le cap des quarante jours d'écriture, durée fixée d'avance, donc nous étions prévenus. Chaque jour il fallait s'atteler à écouter et lire ce qui s'était joué pendant la nuit et aussi depuis des décennies dans la tête de l'organisateur. Puis, laisser macérer, réécouter parfois pour bien saisir le propos et la demande, relire aussi souvent que nécessaire les documents choisis, triés, copiés, transmis par ce révélateur de talents déjà là, ou cachés, tapés dans un coin de campagne ou en plein centre-ville. Un marcheur éclairé et aussi lecteur assidu au quotidien de tous les écrits déposés de jour comme de nuit sur la grande toile blanche dressée pour la circonstance, et qui, nourri des fruits frais tombés de l'arbre revenait planter de nouvelles graines.

*De cette aventure nommée **Anthologie**, sont nés, ont jailli, plus de deux mille textes, dont celui qui est entre vos mains, brefs ou fort longs, fragments, bouts de ficelle de vérités et fictions déjantées, mots ciselés, taillés dans le vif et l'inconfort, catalyseurs de joies et de souvenirs, à*

partir de trente-neuf propositions funambulesques de direction d'écriture.

Je ne sais qui décidera de rassembler, ou pas toutes ces incroyables contributions dans un ce qui pourrait façonner un énorme pavé à jeter, avec rire et dérision entremêlés, dans la mare de la littérature culturellement correcte et bien pensante, et dont on entendrait parler dans au moins mille ans, pas une année de moins. On ne saurait pas vraiment qui a écrit quoi, mais il serait là, ce cadeau de mots. Unique et ouvert grand sur l'universel.

Enfin sous cette dernière phrase, était copiée une liste, dans l'ordre alphabétique, d' une centaines d'initiales, que j'attribue sans aucune certitude aux noms masqués des "mis sous cloche" volontaires. Durant quarante jours et quarante nuits : Delphine A, Noelle B, Helena B, Gracia B, Khedidja B, Romain B, Patrick B, Hélène B, Cécile B, Sylvia B, Muriel B, Annick B, Camille B, Françoise B, Caroline B, Nicole B, Stéphanie B, Michèle C, Xavier C, Brigitte C, Aline C, Laurie C, Jean-Luc C, Piero C-H, Emmanuelle C, Emmanuel C, Nathalie D, Laurent D, Elise D, Juliette D, Lisa D, Line D, Kéa D, Claudine D, Bernard D, Monica D, Claude E, Christine E, Monika E, Nolwenn E, Eve F, Geneviève F, Vincent F, Marie-Caroline G, Irène G, Jean-Marie G, Yasmine G, Danièle G, Betty G, Gilda G, Jean-Marie G, Sophie G, Françoise G, Virginie H, James H, Sandrine H, Nathalie H, Laure H, Raymonde I, Sophie J, Christine J, Emilie K, Jean-Yves L, Claire L, Nolwenn L, Philippe L, Alexia M, Cécile

M, Emilie M, Clarence M, Anh M, Tristan M, Valérie M, Isabelle de M, Marie M, Annick N, Anne P, Ugo P, Caterine P, thérèse de P, Marie-thérèse P, Catherine P, Carole P, Anna P-P, François R, Marlen S, Fabienne S, Olivia S, Sylvie S, Catherine S, Laurent S, Camille T, Pedro T, Françoise T, Carole T, Chantal T, Jacques de T, Marie T, Perle V, Isabelle V, Solange V, Simone W, Will, Natacha Y, Solène Y.

Il n'est pas important de savoir qui écrit.
Pour entendre le bruit des mots.
Il est parfois vital d'écrire.
Ecrire sérieusement.
Sans se prendre au sérieux.

Version 3
08/08/24

